



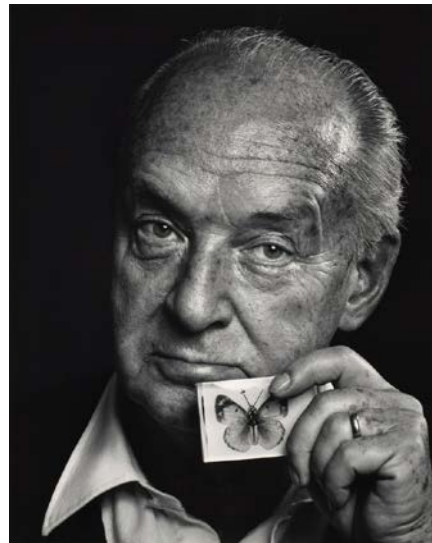
www.comptoirlitteraire.com

présente

Vladimir Vladimovitch NABOKOV

(Russie-États-Unis)

(1899-1977)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres,
qui sont résumées et commentées,
trois dossiers à part étant cependant consacrés à :**

- ses nouvelles,**
- son roman, '*Lolita*',**
- ses autres romans.**

Une synthèse est tentée à la fin (page 59).

Bonne lecture !

Il est né à Saint-Pétersbourg, dans une riche et réputée famille aristocratique que la légende faisait descendre d'un prince tatar russifié du XIV^e siècle, Nabok Murza. Elle possédait des terres dans la province de Kazan et des mines d'or dans l'Oural. Elle s'était illustrée au service de l'Empire russe, comptant parmi ses membres des militaires et des hommes d'État :

- son arrière grand-père, qui avait été le premier président de l'académie de médecine ;
- son grand-père, qui avait été ministre de la justice sous les tsars Alexandre II et Alexandre III, avait réussi à empêcher l'application de mesures antisémites prises par le ministre de l'intérieur ;
- son père bien-aimé, Vladimir Dimitriévitch Nabokov, qui, né en 1870, était un éminent juriste, professeur de droit pénal à l'école impériale de jurisprudence, un criminologue, l'éditeur de la revue juridique de l'opposition libérale, "Pravo" ("Le Droit"), le plus ferme défenseur des droits des juifs dans l'empire russe.

Sa mère, Elena Ivanovna Roukavichnikov, qui était issue d'une richissime famille de propriétaires terriens (c'était d'ailleurs elle qui possédait plusieurs des maisons familiales), lui assura une enfance heureuse dans le vaste hôtel particulier du 47 rue Bolchaïa Morskaïa (dans un des quartiers les plus élégants de la capitale), où étaient employés constamment une cinquantaine de serviteurs, tandis que les étés étaient passés dans une propriété de Vyra, près de Siverskaya, à cinquante kilomètres plus au sud, ou au château de Rojdestveno (aujourd'hui musée Nabokov) et même à l'étranger.

Vladimir fut le premier de cinq enfants : allaient naître, en 1900, Serguëï ; en 1903, Olga ; en 1906, Éléna ; en 1912, Kirill.

En 1901, la famille séjourna à Pau, dans le château de Perpigna qui appartenait à «*Oncle Rouka*», Vassili Ivanovich Roukavichnikov, le seul oncle maternel.

En 1902, les garçons commencèrent à apprendre l'anglais, car ils eurent «*une file ahurissante de nurses et de gouvernantes anglaises*» («*la langoureuse et mélancolique Miss Norcott*», «*la vague Miss Rachel Home*», «*la myope petite Miss Hunt*», «*Miss Robinson au nez tout rose*»), et, de plus, leur mère, anglophile comme son mari, leur lisait des contes de fée en anglais. Dans la famille, on passait aisément, à table, du français à l'anglais et au russe. Il allait indiquer : «*J'appris à lire en anglais avant de savoir lire en russe*». Ils eurent aussi une gouvernante française, Mlle Rachel Accueil, qui leur lisait les grands classiques de la littérature française. Ils eurent encore des précepteurs allemands. Ainsi, ils maîtrisaient trois langues étrangères. C'est ce qui allait permettre à Vladimir d'être un écrivain polyglotte, d'avoir, avant même l'émigration, la sensation d'une identité mobile.

Si la famille était officiellement orthodoxe, elle n'était animée d'aucune ferveur religieuse, et Vladimir ne fut pas forcé d'aller à l'église quand il perdit tout intérêt pour ces pratiques.

Son père, qui était un libéral, se lança en politique. En janvier 1903, il fut élu membre du conseil municipal de Saint-Pétersbourg. En avril, à la suite d'un pogrom à Kichinev où quarante-cinq juifs furent assassinés, il écrivit, dans le journal "Pravo" qui critiquait le gouvernement, un article intitulé "*Le bain de sang de Kichinev*" où il accusait le gouvernement d'encourager tacitement ces manifestations de haine raciste.

En septembre-décembre, la famille se rendit à Paris puis à Nice.

En avril 1904, la famille séjourna à Rome et à Naples ; en été, dans le sud de la France, à Beaulieu.

Comme, du 19 au 22 novembre 1904, eut lieu à Saint-Pétersbourg le premier congrès national des «*zemstvos*» (assemblées locales), qui demandaient que soient effectués d'importants changements politiques (l'octroi d'une constitution et de droits civils), la dernière séance se tint chez les Nabokov.

Après le fameux «*dimanche rouge*», le 22 janvier 1905, où, à Saint-Pétersbourg, des troupes avaient tiré sur des manifestants, Vladimir Dimitriévitch Nabokov condamna le massacre devant le conseil municipal. Huit jours plus tard, il fut interdit de présence à la cour.

En février, la famille se rendit à Abbazia (aujourd'hui Opatija, en Croatie).

Au cours de l'été, «*durant l'un de ses brefs séjours avec nous à la campagne, notre père constata, avec une consternation de patriote, que mon frère et moi étions capable de lire et d'écrire en anglais, mais pas en russe.*» Aussi eurent-ils leur premier précepteur russe, l'instituteur du village de Vyra, Vassili Zhernosekov.

Alors qu'une grève générale avait été déclenchée en Russie, Vladimir Dimitriévitch Nabokov assista, à Moscou, du 12 au 18 octobre, au congrès qui allait fonder le parti constitutionnel-démocrate (ou K.D.).

En mars 1906, eurent lieu les premières élections parlementaires, où le parti K.D. obtint la majorité à la première Douma. Vladimir Dimitriévitch Nabokov, qui avait été élu, se montra un opposant déterminé au despotisme du tsar. Le 15 mai, il fut désigné pour prononcer le discours au trône. Comme, le 26 mai, le programme qui avait été alors présenté fut rejeté, il protesta : «Il faut que le pouvoir exécutif soit soumis au pouvoir législatif !».

Mais, le 22 juillet, Nicolas II prononça la dissolution de la Douma. Le lendemain à Vyborg, en Finlande, Vladimir Dimitriévitch Nabokov et les autres membres du parti K.D. signèrent un manifeste déclarant illégal cet acte de dissolution, appelant le pays à boycotter la conscription et la levée des impôts. Moins d'une semaine plus tard, les signataires furent destitués de leurs droits politiques. Vladimir Dimitriévitch Nabokov devint l'éditeur du journal du parti "Rech" («discours»).

Cette année-là, entra dans la famille une nouvelle gouvernante des garçons, la Vaudoise Cécile Miauton. Le matin, elle leur donnait des cours de français, et l'après-midi leur lisait les grands textes de la littérature française. Il allait la retrouver, à la fin des années 1920, sur les bords du Léman, et l'évoquer dans sa nouvelle, "*Mademoiselle O*".

Cette année-là encore, âgé de sept ans, il commença, avec son père, à chasser les papillons, vit naître son intérêt pour l'entomologie à la lecture de livres de Maria Sibylla Merian qu'il avait trouvés dans le grenier de la maison de Vyra, et qu'il lut attentivement quand il dut rester alité pour se relever d'une sévère pneumonie. Cela allait devenir pour lui une passion, car il aima les papillons plus que les êtres humains ; il allait continuer à les étudier toute sa vie, au point de devenir un spécialiste reconnu, qui donna même son nom à une variété !

Il découvrit aussi les échecs.

Surtout, mettant à profit «*la bibliothèque de dix mille ouvrages*» de son père, il commença à explorer la littérature, une passion pour elle naissant en lui.

En décembre 1907, Vladimir Dimitriévitch Nabokov passa en jugement pour avoir signé le manifeste de Vyborg, et fut condamné à trois mois de prison ferme. En 1908, il purgea sa peine dans un cachot, à Saint-Pétersbourg, et, à sa sortie, le 25 août, fut accueilli triomphalement.

Puis, jusqu'en octobre 1908, les Nabokov séjournèrent à Biarritz.

Un précepteur anglais vint rejoindre le précepteur russe, et Vladimir eut également un professeur de dessin, anglais.

En 1909, il lut Verne, Doyle, Kipling, Conrad, Chesterton, Wilde, Pouchkine, Tolstoï.

En automne, de nouveau, des vacances furent passées à Biarritz où il tomba amoureux d'une petite fille de neuf ans, Claude Deprès (qu'il allait appeler «*Colette*» dans une nouvelle de ce titre et dans son autobiographie, "*Autres rivages*").

En 1910, il y eut, pour les garçons, un nouveau précepteur et un nouveau professeur de dessin.

Vladimir traduisit en alexandrins français "*The headless horseman*" de Thomas Mayne Reid, et approfondit sa connaissance des lépidoptères.

En automne, les Nabokov se rendirent, en Allemagne, à Bad Kissingen, puis à Berlin où furent laissés, pour un trimestre, les deux garçons et leur précepteur.

En janvier 1911, les garçons firent leur entrée à l'Institut Tenichev, une école privée d'avant-garde, ouverte à tous, mais qui était l'une des plus chères de l'Empire russe, et où ils étaient conduits dans une Rolls-Royce en portant les vêtements qu'ils voulaient (et non l'uniforme imposé ailleurs). Vladimir se trouva en «seconde», classe qui correspond à la cinquième française. Il allait suivre les cours sans grand enthousiasme, préférant se consacrer à de premières tentatives littéraires que n'appréciait cependant pas son professeur de littérature, Vladimir Vasilivitch Gippius. Son frère, Sergueï, allait être renvoyé de cette école, probablement en raison d'amitiés particulières.

Cette année-là, son père, étant attaqué par un journal conservateur, provoqua en duel son éditeur, Mikhail Souvorine. L'affrontement n'eut pas lieu, mais le jeune Vladimir craignit fort de voir son père mourir (ce souvenir allait donner lieu à sa nouvelle, "*L'arroche*").

En 1912, il suivit les cours du peintre pétersbourgeois Mstislav Doboujinski, et cela allait durer deux ans.

En été, il lut Pouchkine, Poe, Browning, Keats, Verlaine, Rimbaud, Gogol, Tchekhov, Dostoïevski, Shakespeare, Tolstoï, Flaubert, James, Wells (qui était alors son écrivain favori).

En 1913, Vladimir Dimitriévitch Nabokov alla assister au procès, à Kiev, du juif ukrainien Mehaheh Mendel Beilis, qui, dans le cadre d'une campagne antisémite organisée par le gouvernement pour diriger l'insatisfaction populaire contre les juifs, était accusé d'avoir commis un crime rituel sur un garçon chrétien de treize ans. Le procès mobilisait toute l'«intelligentsia» russe, et toute l'Europe en suivait le déroulement. Vladimir Dimitriévitch Nabokov, qui avait conseillé les avocats de Beilis qui, d'ailleurs, fut acquitté, écopa d'une amende pour en avoir rendu compte dans un journal.

En 1914, au cours d'un dîner organisé chez les Nabokov, Vladimir eut le privilège de rencontrer H.G. Wells, dont il admirait l'oeuvre.

Comme il vivait une idylle passionnée avec une jeune fille, Valentina Evgenievna Shoulgine, son premier grand amour (elle allait être "*Machenka*" dans le roman éponyme, "*Katya*" dans la nouvelle "*La flèche de l'Amirauté*", "*Tamara*" dans l'autobiographie "*Conclusive evidence*", mais fut toujours, pour lui, "*Lyussia*"), il composa sa première oeuvre, un poème : "*Другие берега*" - "*Drugie berega*" ("*Autres rivages*").

Comme, le 1er août, l'Allemagne déclara la guerre à la Russie, Vladimir Dimitriévitch fut mobilisé en tant que sous-lieutenant de réserve, tandis qu'Éléna s'engagea comme infirmière. Les derniers tuteurs des deux frères aînés quittèrent la famille.

En automne, le poème de Vladimir, polycopié et relié, fut distribué à la famille et aux amis.

Olga et Éléna accueillirent leur préceptrice, Evguénia Hofeld, qui allait rester de nombreuses années dans la famille, et devenir la plus proche compagne de la mère pendant ses dernières années.

En 1915, Vladimir, malade du typhus, resta alité.

Il découvrit le journal intime de son frère, Sergueï, le lut et l'apporta à son précepteur qui, à son tour, l'apporta au père. Ce journal devait contenir des passages où apparaissait le goût de Sergueï pour les garçons, et qui fournissaient à son père l'explication de certaines des attitudes bizarres à ses yeux de ce fils qui, alors que l'aîné, Vladimir, était le centre de l'attention, grandissait, timide et malheureux, dans son ombre, car il avait un physique fragile, une grande sensibilité, souffrait d'un bégaiement terrible, se comportait avec indolence ; il n'y avait pas deux frères qui puissent être aussi différents.

En septembre 1915, Vladimir Dimitriévitch fut muté à Saint-Pétersbourg, loin du front.

En novembre, Vladimir participa à l'édition du journal littéraire de son collègue, "Yunaya mys'" ("La jeune pensée"), et y publia un autre poème, "*Osen*" ("*Automne*").

En janvier 1916, il y publia une traduction de "*La nuit de décembre*" de Musset.

Au printemps, la meilleure revue littéraire de Russie, "Vestnik evropy", publia un de ses poèmes sous le pseudonyme de «В. Сиринь» («VI. Sirine») (qu'il avait pris pour ne pas être confondu avec son père, le mot désignant, dans le folklore russe, un fabuleux oiseau de paradis).

Puis il fit imprimer à compte d'auteur, à cinq cents exemplaires :

Jun 1916

"*Stikhi*"

"*Poèmes*"

Recueil de soixante-sept poèmes

Ils étaient inspirés par Valentina Evgenievna Shoulgine. Nabokov allait les qualifier de «*poèmes d'amour dans le style Sully-Prudhomme*».

Il plaça en épigraphe ces deux vers de Musset :

«Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.»

La poète renommée, Zinaïda Gippius, qui était la cousine de Vladimir Dimitriévitch, lui demanda : «S'il te plaît, dis à ton fils qu'il ne sera jamais un écrivain.» Brian Boyd, le biographe de Nabokov, allait pouvoir dire : «Ses vers sont plus poétisants que poétiques.»

Il publia encore, dans le journal "Vestnik evropy", un poème intitulé "**Lunnaia greza**" («rêverie lunaire»).

En 1916, son unique oncle maternel, Vassili Ivanovich Rukavishnikov («oncle Rouka»), mourut. Ce diplomate homosexuel, riche dilettante excentrique, qui était vraisemblablement amoureux de Vladimir, fit de lui son héritier. Malgré l'opposition de son père, alors qu'il était âgé de seulement dix-sept ans, il devint le propriétaire de sa demeure de Rozhdestveno, près de Vyra (la seule maison qu'il allait posséder au cours de sa vie), de deux mille acres de terres et d'une fortune colossale (deux millions de livres sterling), dont, cependant, il n'allait profiter que pendant quelques mois.

Vladimir Dimitriévitch continuait à militer pour le parti K.D., en tant que journaliste et éditeur du journal du parti. Il fut menacé par des terroristes d'extrême-droite, les Centuries noires (dits aussi Cent-Noirs). En 1917, la révolution (celle de février) ayant éclaté, et le tsar ayant, le 15 mars 1917, abdicé en faveur de son frère, le grand-duc Michel Alexandrovitch, Vladimir Dimitriévitch participa, le lendemain, à la rédaction de la lettre d'abdication de celui-ci, acte qui signa le glas de la dynastie des Romanov. Puis, membre de la nouvelle Assemblée constituante, il fut nommé chancelier (donc ministre sans portefeuille) dans le gouvernement provisoire de Kérenski.

Vladimir écrivit "**Dozhd proletel**" («la pluie est tombée»), qui allait être le premier poème inclus dans son recueil "*Poems and problems*" (1970).

Quand fut déclenchée la révolution d'octobre, que les bolcheviks prirent le pouvoir, Vladimir Dimitriévitch Nabokov fut maintenu président de la commission électorale de l'Assemblée constituante.

Mais, dès que Vladimir eut terminé ses examens de fin d'année, le 15 novembre, il l'envoya, avec Sergueï, en Crimée, pour leur éviter d'être incorporés dans l'Armée rouge. Ils furent accueillis dans la famille d'un des chefs du parti K.D., à Gaspra, au sud de Yalta, où leur mère et leurs frères et sœurs les rejoignirent. Ils pensaient que leur séjour serait court, mais il allait se prolonger. Ce fut alors que Nabokov, à ses heures perdues, commença à créer ses premiers problèmes d'échecs, une activité qui pour lui s'apparentait à la composition littéraire puisqu'un problème d'échecs n'est pas une vraie partie, mais une position composée qu'il faut résoudre ; le plus souvent, il s'agit de trouver une combinaison qui mène à un échec et mat en deux ou trois coups, et dont le premier mouvement, la clé du problème, est remarquable par son caractère inattendu, voire paradoxal ; plus la clé est surprenante, plus le problème est beau. Avant tout un problémiste, il déclara : *«Les jeux, en tant que tels, ne m'intéressent pas. Le jeu signifie la participation d'autres personnes. Ce qui m'intéresse, c'est l'exploit solitaire - les problèmes d'échecs par exemple, que je compose dans une solitude glacée.»* - *«Les problèmes sont la poésie des échecs. Ils exigent du compositeur les mêmes vertus que celles qui caractérisent tout artiste digne de ce nom : originalité, invention, harmonie, concision, complexité et absence splendide de sincérité.»* Il fit aussi des poèmes, et chassa des papillons.

Après avoir été arrêté et emprisonné quelques jours par les bolcheviks, en décembre, les rejoignit leur père.

En septembre 1918, la famille s'établit dans le palais de Livadia, qui avait été une résidence des tsars. Sergueï, Olga et Éléna allèrent à l'école, tandis que Vladimir prit des cours de latin.

En novembre, des membres du parti K.D. et des nationalistes tatars mirent en place un gouvernement régional de Crimée, dans lequel Vladimir Dimitriévitch Nabokov fut ministre de la Justice.

Vladimir publia, avec son camarade de l'Institut Tenichev, Andreï Balachov, un recueil de vingt poèmes intitulé "**Al'manakh : Dva puti**" ("*Un almanach : Deux voix*"), dont douze étaient de lui.

Il publia seul :

1918

"Stikhi i skhemi"

"Poèmes et schémas"

Recueil de poèmes et de problèmes d'échecs

Janvier 1919

"Dvoe"

"Les deux"

Poème

C'était une réplique au célèbre poème de Blok, "Dvenadtsat" ("Les douze").

L'Armée rouge s'étant engagée à l'intérieur de la Crimée, le 8 mars 1919, le cousin de Nabokov, Youri Rausch von Traubenberg, fut tué au combat contre elle.

Les Russes blancs quittèrent la Crimée, les Nabokov s'embarquant le 2 avril, à Sébastopol, avec une partie de leur fortune, sur le "Nadejda", un cargo chargé de fruits secs. Ils quittaient la Russie que Vladimir, pour lequel cela mit un terme à une adolescence dorée, n'allait plus jamais revoir.

En avril-mai, la famille logea dans un hôtel du Pirée, près d'Athènes.

Puis elle se rendit à Marseille, traversa la France pour Le Havre où elle s'embarqua vers l'Angleterre, où vivait une importante communauté de Russes exilés. Le 27 mai, ils arrivèrent à Londres, et s'installèrent à Kensington.

En octobre, Vladimir et son frère, Sergueï, grâce à une bourse, entrèrent au Trinity College, à Cambridge. Il y suivit d'abord des cours de zoologie, avant de se tourner définitivement vers les langues slaves et romanes, les littératures française et russe. Mais, par ailleurs, il se consacra à :

- la poésie, en russe et en anglais ;

- le théâtre ;

- les papillons (en octobre 1919, il rédigea en anglais son premier article sur eux, qui allait être publié en février 1920 dans la revue "The entomologist") ;

- les échecs, passant beaucoup de temps à composer des problèmes, qu'il faisait publier dans la presse des émigrés russes, étant d'ailleurs alors l'auteur d'un «thème» qui porte son nom ;

- le sport dont, bien que fumeur invétéré, il se montra un grand amateur :

- le tennis auquel il ne se contenta pas de jouer (il fera dire à Humbert Humbert, dans "Lolita" : «J'ai été un joueur fort honorable au temps de ma jeunesse») mais qu'il enseigna ;

- le football (gardien de but de l'équipe universitaire, il célébra ce joueur [«Il est l'aigle solitaire, l'homme de mystère, le rempart ultime»] mais aurait passé plus de temps dans les cages à composer des vers qu'à arrêter des ballons !).

Il fut à Cambridge un dandy esthète à la silhouette mince, au visage délicat et au grand front d'intellectuel, un grand séducteur qui entretenait au moins trois relations sentimentales simultanément ! Voilà qui correspondait donc bien au stéréotype du jeune aristocrate héritier d'une éducation dorée, qui, de plus, tenant à s'adapter, devint «British» jusqu'à se doter du fameux flegme. Mais, en fait, il tenait aussi à manifester ainsi sa volonté d'affirmer la prééminence de l'individu face à toutes les oppressions et à tous les dogmes, ce qui allait revenir comme un leitmotiv dans toute son oeuvre. Et, pour mieux subvenir à ses besoins, il donna des cours de russe, fit de la traduction, de la figuration de cinéma, composa des mots croisés en russe, et des problèmes d'échecs.

En mai-juin 1920, Vladimir Dimitriévitch se rendit à Berlin, qui était en train de devenir la capitale de l'émigration russe, qui y formait une communauté vibrante et cultivée d'un demi-million de personnes.

En été, son fils entreprit la traduction en russe du roman de Romain Rolland, "Colas Breugnon". Il fit paraître, dans le "Trinity magazine", un poème intitulé "Home", et, dans "The English review", un autre poème intitulé "Remembrance".

En août, les Nabokov partirent s'établir à Berlin. Vladimir Dimitriévitch Nabokov participa alors au lancement d'une maison d'édition russe, "Slovo" («la parole»), et de la revue "Rul" («le gouvernail»), qu'il dirigea avec Iossif Hessen, et qui allait devenir le principal organe des émigrés russes en Allemagne.

Le 16 novembre, dans la première publication de "Rul", parut, sous le pseudonyme de «Cantab», un poème de Vladimir qui voulait, même en exil, devenir un écrivain russe, et désirait conserver tout ce qui lui restait de son pays, la langue.

Surtout, il écrivit ses premières nouvelles en russe, qui sont marquées par une riche nostalgie, et les publia en employant de nouveau le pseudonyme de «*Vi. Sirin*» :

Janvier 1921
"Nezhit" - "Niéjit"
"Le lutin"

Nouvelle

Un esprit des forêts russes vient rendre visite au narrateur dans son pays d'adoption.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

1921
"Natacha"

Nouvelle

Des émigrés russes à Berlin, la jeune Natacha et le baron Wolf se complaisent dans des évocations fantaisistes de leurs passés respectifs.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

En 1921, Lénine émet un décret selon lequel les Russes vivant à l'étranger devaient reconnaître le nouveau régime, sinon ils seraient privés de leur nationalité. Un million d'entre eux ignorèrent cet ultimatum. Nabokov, qui fut l'un de ces apatrides, allait dire d'eux : «*Ils sont tombés du monde*».

En avril 1921, à Cambridge, il passa la première partie du B.A. («Bachelor of Art», équivalent de la licence), et obtint les prix d'honneur et d'excellence en russe.

En été, séjournant à Berlin, il tomba éperdument amoureux d'une jeune fille de seize ans, qui était une des plus grandes beautés de la colonie russe, Svetlana Romanova Sievert, dans la famille de laquelle il put l'écouter jouer du piano, et discuter, pendant des heures, pour défendre Tchekhov, critiquer Dostoïevski, etc..

En octobre-novembre, il écrivit :

1921
"Skital'tsy"
"Les vagabonds"

Pièce de théâtre en vers

C'est l'étrange rencontre de deux frères longtemps séparés.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses pièces de théâtre](#)"

En 1922, parut, chez "Slovo", "*Nikolka Persik*", la traduction en russe de "*Colas Breugnon*".

À Berlin, Vladimir Dimitriévitch, le père de Nabokov, était resté politiquement actif. C'est ainsi que, le 28 mars 1922, il participa à une assemblée politique d'émigrés russes démocrates (le «parti constitutionnel et démocratique en exil»), à laquelle se présentèrent des monarchistes membres d'un parti fasciste. L'un d'eux tira sur le leader Pavel Milioukov, et Vladimir Dimitriévitch, voulant le protéger par son propre corps, fut atteint par trois balles : deux dans la colonne vertébrale et une dans un poumon. Cette mort idiote et violente, cette tragédie, fut déterminante dans la prise de conscience par son fils de la faiblesse de l'individu face à l'Histoire ; elle allait le hanter toute sa vie, et trouver un écho dans ses oeuvres dont les personnages connaissent souvent leur fin de façon accidentelle.

En mai, à Cambridge, lui, qui craignait de passer ses examens alors qu'il était sous le coup de la mort récente de son père, réussit tout de même la deuxième partie du B.A., mais en n'obtenant que «the second-class».

En juin, à Berlin, il se fiança à Svetlana Sievert.

En novembre, il entra dans le cercle littéraire "Bratstvo Kruglogo Stola" («La fraternité de la table ronde»).

Il publia :

Décembre 1922

"**Grozd**"

"*La grappe*"

Recueil de trente-six poèmes

Certains de ces poèmes étaient dédiés à Svetlana Sievert (d'où l'importance de la musique, car ils étaient un écho direct de l'été de 1921, à Berlin).

Un autre était une élégie en souvenir de son père.

Cette année-là, leurs diplômes obtenus, Vladimir et Sergueï Nabokov s'installèrent à Berlin où ils allaient passer quinze ans. Mais Vladimir détestait la ville où il se tint toujours dans la communauté des émigrés russes qui était plus ou moins autarcique, n'ayant donc que peu de rapports avec des Allemands (propriétaires d'appartements, commerçants, fonctionnaires des services d'immigration aux quartiers généraux de la police).

Étant sans ressources, il survivait, comme de nombreux immigrés russes, grâce à de petits emplois, entre autres ceux d'employé de banque, de professeur (de tennis, de boxe, d'anglais), d'intérimaire dans l'industrie du cinéma, de traducteur en russe de textes français ou anglais, de critique littéraire.

En automne, il fit paraître quatre premiers ouvrages (deux traductions et deux recueils de poèmes), et, à Noël, put offrir à sa fiancée un exemplaire d'un recueil de ses poèmes.

Même s'il s'était facilement inséré dans le milieu homosexuel berlinois qui était en pleine croissance, Serguéï préféra venir vivre à Paris où il put donner des leçons d'anglais et de russe, et, incorrigible dandy, se lier à Cocteau, Diaghilev, Gertrude Stein et Alice Toklas, devenir l'amant d'un riche aristocrate autrichien, Hermann Thieme. Dans un texte publié dans "The New Yorker", Nabokov allait définir son frère comme un homme «à la dérive dans une brume hédoniste, parmi la foule cosmopolite qui hantait Montparnasse et qui a été si souvent représenté par un certain type d'écrivains américains, ses dons linguistiques et musicaux dissous dans l'indolence de sa nature.»

En janvier 1923, Vladimir publia "**Gornyj put**" ("*Le sentier de l'empyrée*"), un *recueil de cent vingt-huit poèmes*, où on trouve la traduction d'une ballade de Keats, "*La belle dame sans merci*".

Le 9 janvier 1923, les parents de Svetlana, mécontents de voir que Nabokov n'avait pas de situation stable, qu'il ne pouvait assurer le confort de leur fille, la forcèrent à mettre un terme à leurs fiançailles.

Il publia :

Début 1923
"оворят по-русски" - "Govoriat po-rousski"
"Ici on parle russe"

Nouvelle

Des Russes émigrés à Berlin se sont emparé d'un Soviétique, qui serait un agent du Guépéou.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Début 1923
"слово"
"Le mot"

Nouvelle

Le narrateur raconte un rêve où il fit la rencontre d'un ange auquel il demanda de lui indiquer un mot qui puisse le sauver, qu'il cria, mais dont il ne se souvint pas à son réveil !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Mars 1923
"Аня в стране чудес" - "Ania v strane chudes"

Traduction d'"Alice au pays des merveilles" de Lewis Carroll

Ce travail, qui rapporta à Nabokov l'équivalent de cinq dollars, est encore considéré de nos jours comme la traduction de ce texte en russe la plus réussie.

Mai 1923
"Смерт"
"Mort"

Drame en deux actes et en vers

En 1806, à Cambridge, le cynique Gonville, époux de Stella, tourmente Edmond, qui était secrètement amoureux d'elle.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses pièces de théâtre](#)"

Le 8 mai 1923, à un bal de charité masqué, Nabokov fut abordé par la jeune Véra Evséievna Slónim, qui, née le 5 janvier 1902 à Saint-Pétersbourg, était la fille d'Evseï Lazarévitch Slonim, avocat exclu du barreau à cause du «numerus clausus» imposé aux juifs, et devenu exportateur de bois, puis éditeur à Berlin. Elle avait tenu à entrer en relation avec lui car, ayant reçu une excellente éducation, étant très cultivée, elle connaissait ses poèmes.

Il publia :

1923
"Solnetchnii son"
"Le rêve de soleil"

Poème

Dans ce long poème médiéval (850 vers), le héros dispute un tournoi d'échecs qui décidera de l'issue d'un conflit entre deux souverains barbus (une barbe blanche, une barbe noire !).

1923
"Tragediia gospodina Morna"
"La tragédie de Mister Morn"

Pièce de théâtre en vers

Dans un pays imaginaire, un révolutionnaire s'oppose au roi qui lui a pris sa femme.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses pièces de théâtre](#)"

De mai à août 1923, Nabokov travailla comme ouvrier agricole près de Toulon, dans une exploitation appartenant à des Russes, et fit, en juillet, un bref séjour à Marseille, où il fréquenta un restaurant russe dans le quartier du port.

Il publia :

Septembre 1923
"Звуки" - "Zvouki"
"Bruits"

Nouvelle

Le jeune homme qu'est le narrateur évoque la relation qu'il eut avec une jeune femme dont le mari, qui était sur le front, annonça son retour, ce qu'il fit qu'ils se séparèrent.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Octobre 1923
"Oudar kryla"
"Un coup d'aile"

Nouvelle

Kern, qui était suicidaire, séjournant à Zermatt, y tombe amoureux d'une skieuse anglaise qui, en faisant un saut, est frappée par «*un coup d'aile*», et s'écrase, ce qui le rend à nouveau tenté par le suicide.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Octobre 1923
"Богѹ" - "**Bogi**"
"Les dieux"

Nouvelle

Le narrateur décrit une série de tableaux qu'il voit dans les yeux de sa bien-aimée, et qui lui font penser qu'ils sont des «*dieux*».

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Début 1924
"Местъ" - "**Miest**"
"La vengeance"

Nouvelle

Un vieux mari, qui pense que sa jeune femme le trompe, alors qu'elle croit à la présence d'un esprit dans la maison, décide de lui faire peur en la mettant en contact avec un squelette !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Mars 1924
"Благость" - "**Blost**"
"Bonté"

Nouvelle

À Berlin, la même attente est vécue par un sculpteur amoureux et par une marchande de saucisses !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Mai 1924
"Порт" - "**Port**"
"Le port"

Nouvelle

À Marseille, un Russe rencontre des marins qui l'invitent à s'embarquer avec eux.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Juin 1924
"Sluchajnost"
"Jeu de hasard"

Nouvelle

Dans un train allemand, un Russe qui y travaille est décidé à se suicider, n'ayant pas de nouvelles de sa femme, qui justement y voyage, sans qu'ils se rencontrent !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Juillet 1924
"Katastrofa"
"Détails d'un coucher de soleil"

Nouvelle

La «catastrophe» du titre est d'abord celle de la perte de sa fiancée par Mark, puis, dans le trouble que cela crée en lui, qui le rend sensible aux «détails d'un coucher de soleil», son inattention qui le conduit à la mort !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Août 1924
"Groza"
"L'orage"

Nouvelle

Pendant un orage, le prophète Élie perd une roue de son chariot, et un certain Élisée lui procure une roue de voiture d'enfant pour lui permettre de remonter dans le ciel.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Août 1924
"Polyus"
"Le pôle"

Pièce de théâtre en un acte et en vers blancs

C'est avec flegme qu'en 1911/1912, en Antarctique, Scott, qui avait trois compagnons, attend la mort en écrivant son journal.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses pièces de théâtre](#)"

Au cours de l'été de 1924, Nabokov fit de la figuration sur des plateaux de tournage.

En août, il revit Véra Slonim.

En octobre, sa mère, qui pouvait prétendre à une pension du gouvernement tchèque, quitta Berlin pour Prague, où elle s'installa avec ses filles et son fils cadet.

Ce mois-là, Nabokov publia, dans la brochure trilingue d'un cabaret russe de Berlin, appelé "Karussel", trois textes :

- "**Laughter and dreams**" («Le rire et les rêves»), un essai bref et impressionniste qui porte sur les arts, les jouets et le cabaret, qui était signé «*Vladimir V. Nabokoff*» ;

- "**Painted wood**" («Bois laqué»), un essai de la même veine sur les jouets de bois et le cabaret, qui était signé «*V. Cantaboff*», nom qui était une allusion à «Cantab.» pour Cambridge ; on y lit : «*L'art et la nature se confondent - et d'une manière si merveilleuse qu'il est difficile de dire par exemple si les couchers de soleil ont inventé Claude Lorrain ou bien si Claude Lorrain a inventé les couchers de soleil.*»

- "**The Russian song**" («Le chant russe»), un bref poème, signé «*Sirine*», l'orthographe française de «Sirin» que Nabokov employait occasionnellement.

Il publia encore :

Septembre 1924

"**Venetsianka**"

"*La Vénitienne*"

Nouvelle

Littéralement fasciné par un portrait de dame de Sebastiano del Piombo qui se trouve dans un château anglais, un étudiant de Cambridge pénètre dans le tableau. puis se fige et disparaît dans la réalité de l'art.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Novembre 1924

"**Bakhman**"

"*Bachmann*"

Nouvelle

Contrairement à la dureté de son imprésario, le pianiste excentrique Bachmann trouve du réconfort auprès de Mme Perov.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Novembre 1924

"**Drakon**"

"*Le dragon*"

Nouvelle

Un dragon venu en ville est utilisé de deux façons différentes dans les publicités de deux compagnies.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

1924
"L'amour d'un nain"

Scénario de film

Le protagoniste, le nain sexuellement frustré d'un cirque de Londres, a une relation d'une nuit avec la femme d'un magicien, qui, sans enfant, est déprimée. Le nain quitte le cirque, et se retire dans une petite ville du Nord de l'Angleterre, attendant qu'elle le rejoigne. Ce n'est que huit ans plus tard qu'elle vient le voir, pour lui annoncer qu'elle a un fils, avant de s'enfuir. Il la poursuit, mais meurt, d'une attaque cardiaque, à ses pieds. Aux passant qui se sont attroupés, elle déclare que son fils est mort quelques jours auparavant.

Commentaire

Nabokov ne finit pas ce scénario.

1924
"Дедушка" - "Dedushka"
"Le grand-papa"

Pièce de théâtre en un acte et en vers

Un aristocrate français qui, pendant la révolution, avait échappé à la guillotine, se retrouve face à un «*grand-papa*» qui est son ancien bourreau.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses pièces de théâtre](#)"

Décembre 1924
"Рождество"
"Noël"

Nouvelle

À Noël, un père est désespéré de devoir enterrer son fils mort récemment. Mais il collectionnait les papillons, et la sortie de l'un d'eux de sa chrysalide redonne à son père goût à la vie.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Nabokov fit le projet d'un roman qui devait s'intituler "*Schastie*" ("*Bonheur*"). Mais il n'en publia qu'un fragment :

Janvier 1925
"Пис'мо в Россию"
"Une lettre qui n'atteignit jamais la Russie"

Nouvelle

Un jeune homme exilé à Berlin décrit, à la femme qu'il a laissée à Saint-Pétersbourg, les plaisirs de la vie quotidienne qu'il savoure.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Avril 1925
"Пасхальный дождь" - "Paskhal' nii dojd"
"Pluie de Pâques"

Nouvelle

Une habitante de Lausanne, qui a été gouvernante en Russie, voudrait, à l'occasion de Pâques, célébrer cette fête comme on le faisait là-bas. Mais sans succès.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Le 15 avril 1925, Nabokov épousa civilement Véra Evséievna Slónim. Elle allait demeurer une compagne de tous les instants et, étant elle-même écrivaine et traductrice, une collaboratrice précieuse (à la fois secrétaire, dactylographe, réviseuse, éditrice, traductrice, bibliographe, assistante de recherche, agente, conseillère légale), une collaboratrice si étroite qu'on a pu se demander si ce n'était pas elle qui avait écrit les oeuvres attribuées à son mari ! Elle fut surtout pour lui un facteur de stabilité et d'élévation. Et il reconnut qu'elle était la femme la plus douée d'humour qu'il ait jamais connue.

Il publia :

Septembre 1925
"Draka"
"La bagarre"

Nouvelle

Le narrateur, racontant l'affrontement, à Berlin, entre le tenancier d'une taverne et le fiancé de sa fille, en vient à envisager les suites qu'il pourrait avoir.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Novembre 1925
"Возращение Чорба" - "Vozvrashchenie Chorba"
"Le retour de Tchorb"

Nouvelle

L'écrivain russe émigré Tchorb, ayant épousé une Allemande malgré la méfiance de ses parents à son égard, la voit mourir lors de leur voyage de noces, et, par un enchaînement malheureux de circonstances, se trouve avec une prostituée au moment où il doit leur donner la nouvelle !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Décembre 1925
"Putevoditel' po Berlinu"
"Un guide de Berlin"

Nouvelle

Dans une brasserie, le narrateur raconte à un ami ce qu'il a vécu au cours de la journée, à travers Berlin.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Février 1926
"Britva"
"Le rasoir"

Nouvelle

À Berlin, un émigré russe, qui avait été militaire et a dû devenir barbier, fait la barbe à un homme venu d'U.R.S.S., qui l'a torturé pendant la révolution, auquel il fait comprendre qu'il le tient à sa merci, mais qu'il laisse aller.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

À la fin de l'été 1925, Nabokov avait repris la rédaction de son roman. Elle semble avoir été terminée au tout début 1926. Ce roman était devenu :

Mars 1926
"Машенька" "Machen'ka"
"Machenka"

Roman

À Berlin, alors qu'un émigré russe s'apprête à recevoir sa femme, Machen'ka, qui était jusqu'alors retenue en U.R.S.S., un autre émigré russe se rend compte qu'il l'a aimée autrefois, et décide de l'enlever.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)"

Le roman valut à Nabokov un début de célébrité parmi les émigrés russes.

En avril, il fut, à Berlin, l'un des quarante joueurs d'échecs opposés au champion Aaron Nimzowitsch dans une simultanée, au café Équitable. Et il affronta aussi Alexandre Alekhine.

Il fit paraître, dans la revue "Sovremennye zapiski", un long poème narratif "**Universitetskaia poema**" ("*Poème universitaire*"), où il évoqua ses années à Cambridge en montrant un émigré à travers les yeux de Violet, une jeune fille de l'endroit qu'il rencontre alors qu'ils prennent le thé chez un vicaire, d'où des éléments comiques.

Il publia aussi :

Juin 1926
"Skazka"
"Conte de ma mère l'oie"

Nouvelle

Un jeune homme timide qui se complaît dans des rêves de séduction se voit offrir par le diable la possibilité de se constituer un vrai harem, mais à des conditions qu'il n'est pas capable de remplir.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Été 1926
"The man stopped"

Nouvelle

Un Russe exilé, qui est entré clandestinement en U.R.S.S., doit, devant l'hostilité de villageois, rebrousser chemin.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Nabokov écrivit, pour le Groupe théâtral des émigrés de Berlin :

Automne 1926
"Chelovek iz SSSR"
"L'homme venu d'U.R.S.S."

Pièce de théâtre en cinq actes

À Berlin, un émigré russe, qui prétend se rendre régulièrement en U.R.S.S., a des relations troubles avec deux femmes.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses pièces de théâtre](#)"

Janvier 1927
"Uzhas"
"Terreur"

Nouvelle

Un jeune homme avoue connaître un horrifiant sentiment d'éloignement de lui-même, de la femme qu'il aime, du monde entier, quand il regarde simplement les choses telles qu'elles sont, sans leur donner la signification que les habitudes humaines leur attachent.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Mars 1927
"Passazhir"
"Le voyageur"

Nouvelle

Dans un train, un écrivain et un critique littéraire discutent des rapports entre la vie et la littérature, et l'écrivain montre la liberté de la fiction en racontant l'histoire, qu'il aurait pu rendre criminelle, d'un voyageur dans un train de nuit.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Avril 1927
"Zvonok"
"La sonnette"

Nouvelle

Un Russe, qui a mené une vie aventureuse, est à Berlin pour retrouver une femme dont on découvre qu'elle est sa mère, qu'il vient voir au moment où elle pourrait rencontrer un amoureux, ce qu'il empêche.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Septembre 1927
"Podlets"
"Une affaire d'honneur"

Nouvelle

Un émigré russe à Berlin découvre qu'il est cocufié par un autre, le défie en duel, mais sombre dans la lâcheté.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Alors qu'avait lieu, à Buenos Aires, un match entre les deux grands champions des échecs Alékhine et Capabianca, Nabokov composa :

Septembre 1927
"Shakmatnyy kon"
"Le cavalier des échecs"

Poème

Le héros confond les lieux et les êtres du monde réel avec un échiquier et ses pièces.

Commentaire

Était ainsi préfiguré le personnage du roman "*La défense Loujine*".

À la fin de 1927, Nabokov s'attaqua à l'écriture d'un autre roman, qu'il allait poursuivre jusqu'en juin 1928.

En mars 1928, la traduction allemande de "*Mashen'ka*" parut dans le journal "Vossische Zeitung".
Parut aussi :

Septembre 1928
"Король, дама, валет"
"Roi, dame, valet"

Roman

Le jeune nigaud qu'est Frantz est venu à Berlin pour obtenir un emploi de son oncle. Mais il est séduit par sa tante, et les deux amants en viennent à vouloir se débarrasser du mari !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)"

Avec la traduction allemande de "*Machen'ka*", la publication de "*Roi, dame et valet*" rétablit un peu la situation financière difficile des Nabokov, qui purent s'offrir des vacances dans les Pyrénées. Surtout, elle fit de lui un des écrivains russes émigrés les plus en vue.

Il publia :

1928
"Лилит"
"Lilith"

Poème

L'héroïne est une fillette sexuellement attirante, qui séduit le mâle mais interrompt le coït, et le laisse humilié en public.

Le poème commence, au vers 6, par : «*Добро, я, кажется, в раю*» («*C'est bon, je suis au paradis*») et se termine par (dernier vers) : «*и понял вдруг, что я в аду*» («*et sus que j'étais en Enfer*»).

Commentaire

Selon certaines traditions, Lilith aurait été la première femme d'Adam, avant Ève, une femme maléfique qui détourne la sexualité de la procréation. Les hommes ne peuvent l'épouser, ne peuvent avoir avec elle que des amours illicites. Elle les ensorçèle, et les conduit à leur chute fatale.

Elle a inspiré de nombreux artistes, dont Dante Gabriel Rossetti, peintre et poète anglais qui, en 1868, fit un tableau intitulé "*Lady Lilith*" dans le cadre duquel il écrivit un sonnet. Or, curieusement, dans la dernière strophe, il y appela Lilith «Lo» ; aussi est-on amené à penser à ce qu'on lit au tout début du roman "*Lolita*" où le romancier décrit ainsi son héroïne : «*Le matin, elle était Lo, avec son mètre quarante-six et son unique chaussette...*» Est-ce simplement une coïncidence?

25 décembre 1928
"Rojdestvienski rasskaz"
"Un conte de Noël"

Nouvelle

Un écrivain qui fait bien des manières dans ses rapports avec un critique, à sa demande, écrit finalement le texte le plus conventionnel qui soit !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

1929
"Kartofel'nyy elf"
"L'elfe-patate"

Nouvelle

Le nain d'un cirque est recueilli par un magicien dont la femme, pour manifester son désaccord, s'unit à lui avant de l'abandonner. S'étant retiré au loin, il la voit revenir bien des années plus tard pour lui annoncer qu'il est le père de son enfant, ce qui le fait mourir.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

En février 1929, alors qu'il résidait en France dans le village du Boulou (Pyrénées-Orientales) afin de chasser des papillons, Nabokov commença la rédaction d'un autre roman.

En décembre, il publia un recueil de nouvelles et de poèmes intitulé "*Vozvrashchenie Chorba*" («Le retour de Tchorb»).

Il publia un autre roman :

1930
"Защита Лужина" - "Zashchita Luzhina"
"La défense Loujine"

Roman

Loujine, qui a fait des échecs «*le but de sa vie*», met au point, pour affronter un adversaire, la «*défense Loujine*». Mais il n'en pas moins battu, et sombre dans le désarroi.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)"

Avec la publication de "*La défense Loujine*", Nabokov devint un écrivain vraiment renommé.

Il publia :

1930
"Pil'gram"
"L'aurélien"

Nouvelle

Pilgram, qui a toujours rêvé de faire des voyages pour pouvoir aller chasser des papillons, pourrait en faire un à la suite d'une vente fructueuse, mais meurt alors victime d'une attaque !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Février 1930
"Соглядатай" - "Sogliadatai"
"Le guetteur"

Roman

Un jeune Russe vivant à Berlin est si timide et maladroit qu'il en vient à une tentative de suicide, au-delà de laquelle il se réduit à un rôle d'observateur, de «*guetteur*» !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)"

Le roman eut un succès qui permit à Nabokov d'affirmer sa réputation.
Il publia encore :

1931
"Подвиг" - "Podvig"
"L'exploit"

Roman

Martin Edelweiss, Russe émigré, est séduit par Sonia, qui le repousse, mais qu'il va toujours vouloir épater, tentant même un «*exploit*» en entrant clandestinement en U.R.S.S. où il disparaît.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)"

1931
"Занятой человек" - "Zaniatoi chelovek"
"Un homme occupé"

Nouvelle

Le personnage est obsédé par la pensée de sa mort dont il est certain qu'elle va se produire l'année suivante. Cela n'arrive pas, mais il demeure troublé.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Juillet 1931
"Обида" - "*Obida*"
"Une mauvaise journée"

Nouvelle

En Russie, vers 1910, Putya Shishkov est un jeune garçon qui, souffrant d'être incapable de concilier sa riche vie émotionnelle avec l'indifférence ou la menace du monde extérieur, se trouve, lors d'une fête, rejeté par les autres enfants, et en vient à faire croire à son suicide.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Novembre 1931
"Terra incognita"

Nouvelle

Dans un enfer tropical, un explorateur voit son expédition peu à peu compromise, jusqu'à ce qu'il soit victime d'une fièvre qui déforme ses perceptions, et fait se demander si ce qu'il raconte n'est pas seulement né de son lit d'hôpital.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Novembre 1931
"Ustak k ustam"
"Lèvres contre lèvres"

Nouvelle

Un Russe émigré qui est un homme d'affaires retraité qui croit avoir un talent littéraire tient à faire publier son roman, qui est intitulé "*Lèvres contre lèvres*", mais subit toutes les vexations possibles.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Janvier 1932
"Лебеда" - "*Lebeda*"
'L'arroche'

Nouvelle

Le jeune Putya Chichkov apprend que son père doit se battre en duel, en conçoit beaucoup d'inquiétude. Or il le trouve très calme : le duel a eu lieu, mais les deux adversaires se sont manqués.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

En 1932, Nabokov se rendit à Paris pour donner des lectures publiques de son roman, "*Podvig*".
Il publia :

Mars 1942

"**Music**"

"Musique"

Nouvelle

Le protagoniste assiste à un récital où se trouve aussi son ex-femme, et la musique s'accorde avec les souvenirs qu'il a de leur union.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Mai 1932

"**Камера Обскура**" - "**Kamera Obskura**"

"Rire dans la nuit"

Roman

Nabokov présenta lui-même son livre ainsi : «*Il était une fois à Berlin, en Allemagne, un homme qui s'appelait Albinus. Il était riche, respectable et heureux. Un jour il abandonna sa femme pour une jeune maîtresse ; il aimait ; n'était pas aimé ; et sa vie s'acheva en catastrophe.*»

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)"

Juin 1932

"**Vstrecha**"

"Retrouvailles"

Nouvelle

Un Russe émigré à Berlin craint la visite de son frère resté en U.R.S.S., et, effectivement, ils n'ont rien à se dire.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Juillet 1932

"**Совершенство**" - "**Sovershenstvovaniye**"

"Perfection"

Nouvelle

Ivanov est un jeune homme sensible, à qui est confié un enfant qui, sur la plage, lui joue le tour de lui faire croire qu'il est mort, à moins que ce soit lui qui, cardiaque, ait succombé à une attaque.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Octobre 1932
"Khvat"
"L'irrésistible"

Nouvelle

Un voyageur de commerce russe libidineux a une rapide mais insatisfaisante relation sexuelle avec une femme rencontrée dans un train.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

1933
"Korolyok"
"Un Léonard"

Nouvelle

Deux voyous allemands sont étonnés par un Russe qui lit des livres. Ils le malmènent, le provoquent, enfin l'assassinent, apprenant alors qu'il était un «Léonard», un faussaire.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Juin 1933
"Admiralteiskaya Iгла"
"La flèche de l'Amirauté"

Nouvelle

Le narrateur reproche à l'autrice d'un roman intitulé "La flèche de l'Amirauté" d'avoir utilisé sa propre histoire d'amour avec une certaine Katya, et se demande si elle n'est pas Katya elle-même !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

1934
"Отчаяние" - "Otchayanie"
"La méprise"

Roman

Le bourgeois méprisant qu'est Hermann, ayant trouvé en Félix un double en haillons, le tue et se substitue à lui.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)"

En 1934 furent publiées en France, sous le nom de «Nabokov-Sirine Vladimir», les traductions de "Zashchita Luzhina" ("La défense Loujine"), sous le titre "La course du fou", et de "Kamera obskura" sous le titre "La chambre obscure".

Le 10 mai, naquit Dmitri Nabokov.

Mars 1934
"Opoveshchenie"
"La mauvaise nouvelle"

Nouvelle

Le fils d'une vieille veuve russe émigrée à Berlin meurt victime d'un accident, et ses amis ne savent comment annoncer la nouvelle à celle qui est sourde.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Avril 1934
"Pamyati L.I. Shigaeva"
"À la mémoire de L.I. Chigaïev"

Nouvelle

Le narrateur, le névrosé Victor, raconte comment il a été sauvé de son marasme par un autre Russe, le très ordinaire Chigaïev.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Au printemps, Nabokov fit un voyage à Paris puis Majorque.
Il publia :

Juillet 1934
"Kpacayyca"
"Une beauté russe"

Nouvelle

Olga fut, en Russie, une belle et riche jeune fille. Mais, dans l'émigration, elle vit sa situation décliner, et, si elle accepta tardivement de se marier, ce fut pour mourir en couches.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

En 1935, alors que Nabokov était en train d'écrire un vaste roman (qui allait être "*Le don*"), il interrompit cette rédaction pour connaître «*quinze jours d'une merveilleuse excitation et d'une inspiration soutenue*» (pour certains spécialistes, l'intrigue trouve sa source dans le personnage du "*Don*" qu'est Tchernyshevski) en produisant le premier jet de :

1935
"Приглашение на казнь" - "Priglaseniye na kazn"
"L'invitation au supplice"

Roman

Cincinnatus C., citoyen d'un pays totalitaire, est condamné à mort parce que, du fait de son indépendance de pensée, il n'appartient pas à la société.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)"

Février 1935
"Tyazholy dym"
"Léthargie"

Nouvelle

Gricha est un jeune Russe de Berlin qui aime s'abandonner à une langueur dans laquelle lui viennent des images et des projets de créations poétiques.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Juillet 1935
"Nabor"
"Recrutement"

Nouvelle

Alors que Vassili Ivanovich est abordé par un homme qui lui dit qu'il sera un personnage dans son roman, l'auteur intervient pour indiquer que l'un et l'autre sont des «*recrues*» pour lui !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Septembre 1935
"Sluchay iz zhizni"
"Une tranche de vie"

Nouvelle

La souillon Maria est amenée par l'ivrogne Pavel à venir tenter de convaincre sa femme de ne pas le quitter. Mais il tire sur elle, et cela entraîne une rixe !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

En 1935 parut en France la traduction du roman "*Sogliadata!*" sous le titre "*L'aguef!*".

Avril 1936
"Весна в Фиальте" - "Vesna v Fial'te"
"Printemps à Fialta"

Nouvelle

Les Russes exilés, Victor et Nina, se rencontrent à différents moments, et, en particulier, à Fialta.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

1936
"Krug"
"Le cercle"

Nouvelle

À Paris, le Russe lettré Innokentiy se rappelle son passé qui fut marqué par son attirance vers Tanya.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

1936
"Mademoiselle O"

Nouvelle

Elle avait été la gouvernante de Nabokov, qui la retrouva en Suisse, à la fin des années vingt.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Il semble que le succès inattendu de *"Mademoiselle O"*, où Nabokov racontait un événement réel, lui ait donné l'idée d'écrire son autobiographie. Quelques chapitres (disparus) furent écrits en 1936. La traduction en anglais de *"Kamera obskura"* parut à Londres sous le titre *"Camera obscura"*. En 1936, Véra, à cause des lois anti-juives promulguées par les nazis, perdit son emploi dans une compagnie d'équipements, et se trouvait même en danger en Allemagne. La même année, l'assassin du père de Nabokov devint le commandant en second de la communauté des émigrés russes de Berlin. Les Nabokov envisagèrent donc de quitter un pays où, malgré un séjour de quinze ans à Berlin, il était resté un étranger, ne vivant que pour son travail et sa famille. Aidé par des juifs russes émigrés, qui étaient reconnaissants de la défense par sa famille des droits des juifs au temps du tsar, il put, le 18 janvier 1937, sortir de l'Allemagne nazie, quitter définitivement le pays, pour aller à la recherche d'un autre refuge pour sa famille. Il pensa alors à la France. Il connaissait déjà le pays pour y être venu à plusieurs reprises dans sa jeunesse avec ses parents, ayant alors séjourné à Biarritz ou sur la Côte d'Azur. Il connaissait bien aussi sa littérature, étant surtout un fervent admirateur de Flaubert et de Proust, qui l'avaient déjà largement inspirés dans la genèse de ses plus grands succès littéraires, tandis qu'il ne se sentait aucune affinité avec le classicisme («*J'ai toujours eu en grippe Corneille et Racine. Leurs meilleurs alexandrins me remplissent la bouche comme un gargarisme, et ne font point appel à mon imagination. Je déteste leurs chevilles, la pauvreté de leur style, la servilité de l'adjectif, l'indigence de la rime, et je ne donnerais pas un seul sonnet de Ronsard pour tout leur théâtre.*»). Surtout, il parlait et aimait la langue au point qu'il truffait ses textes de mots et de tournures français, et qu'il pensait qu'il aurait pu être un excellent écrivain français, ce qu'il prouva avec quelques textes courts. Mais, si

certaines de ses livres aient déjà été traduits en français, il n'en recevait que de faibles échos, était un inconnu pour les cercles littéraires parisiens.

Il se rendit tout de même à Paris, ville pour laquelle il avait un sentiment qui n'était pas très éloigné du mépris, et où vivait son frère, Serguéï.

Le 24 janvier 1937, il y donna une conférence à laquelle assista une Russe de trente et un ans, Irina Guadanini, avec laquelle il commença, en février, une relation.

Le texte de la conférence fut publié à Paris, dans "La nouvelle revue française" :

1er mars 1937

"Pouchkine ou le vrai et le vraisemblable"

Essai

Nabokov disait ne pouvoir offrir au public français que du Pouchkine «assez vraisemblable voilà tout, le vrai est ailleurs». Il commença par montrer qu'il avait été un fantaisiste qui, s'il avait eu en plus le génie de l'artiste, aurait fait un merveilleux passeur (il avait, selon lui, l'art de voyager dans le temps et dans l'espace, mais trop vite, sans rien donner véritablement à voir). Il continua par une condamnation en règle des «*biographies romancées*» (qui prétendent nous restituer au même pas de course quelque chose de l'écrivain), par un refus de toute idée de «*sociologie romanesque*». Il termina sur le souhait que soit écrite, un jour, une Histoire du Beau et du Bien inaugurée par quelques traductions françaises de l'oeuvre du poète russe, dont il donna un exemple avec quatorze vers qui sont un passage des "Nuits égyptiennes" (dans "Eugène Onéguine"), ajoutant qu'«il aurait beaucoup donné pour les bien traduire».

Entre 1935 et 1937, Nabokov avait écrit à Berlin et terminé sur la Côte d'Azur :

1937

"Дар" - "Dar"

"Le don"

Roman

Le jeune Russe émigré à Berlin, Fiodor Konstantinovitch Godunov-Tcherdyntsev, qui possède «le don» littéraire, et admire Pouchkine, écrit d'abord des vers, puis la biographie élogieuse de son père explorateur lépidoptériste, et la biographie critique de l'écrivain du XIXe siècle, Nikolaï Tchernychevski ; enfin, un roman qui n'est autre que celui qu'on lit. Tout cela en vivant une idylle avec la jeune Zina.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)"

"Le don" fit de Nabokov l'un des écrivains russes contemporains les plus célèbres.

Sa femme et son fils quittèrent Berlin, et se rendirent à Prague, chez la mère de Nabokov qui, le 22 mai, les y retrouva. Mais il éprouva le besoin d'écrire à Irina pour retrouver l'impulsion que lui avait donnée leur rencontre, tout en lui parlant des «*quatorze années de bonheur sans nuages*» qu'il avait connues avec Véra, à laquelle il ne pouvait pas encore avouer cette relation, lui mentant même après qu'elle ait reçu une lettre anonyme qui la lui dénonçait. À Irina, il s'accusa d'être «*une fripouille*». Elle lui écrivait sous le nom de Korff (le nom de la grand-mère de Nabokov !).

Il publia :

Juin 1937
"Oblako, ozero, bashnia"
"Lac, nuage, château"

Nouvelle

Un émigré russe à Berlin est amené à faire un voyage d'agrément avec des Allemands, qui n'apprécient pas son goût des beaux paysages, en particulier de celui qui présente un lac dominé par un château au-dessus duquel se tient un nuage, et en viennent même à le martyriser.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

La femme et le fils de Nabokov le rejoignirent à Paris. Puis la famille se rendit sur la Côte d'Azur. En juillet, ils étaient à Cannes, où, bourrelé de remords, Vladimir avoua à Véra sa relation avec Irina. Pourtant, il continua encore à écrire secrètement à celle-ci, lui disant passer par des «*tempêtes*» telles qu'il pensait «*finir dans un asile de fous*». Or, le matin du 7 septembre, Irina apparut à Cannes, rencontra Nabokov et son jeune fils sur la plage, ne voulut pas s'en aller comme il le lui demandait, et même quand, une heure plus tard, Véra vint les rejoindre. Mais c'est ainsi que cette situation de vaudeville se termina !

En août, les Nabokov séjournèrent à Menton. Puis ils revinrent à Paris.

Alors que sa situation financière était précaire, il compta sur le succès de :

Fin 1937
"Sobytie"
"L'événement"

Pièce de théâtre

Dans une ville de province de la Russie tsariste, une famille apprend qu'a été libéré de prison un homme qui avait tiré sur la femme, et avait juré de se venger. Mais ce n'est qu'une fausse alerte.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses pièces de théâtre](#)"

Juin 1938
"Istreblenie tiranov"
"L'extermination des tyrans"

Nouvelle

Le narrateur est obsédé par sa haine du dictateur qu'il voudrait tuer, avant de se dire que, comme il vit en lui, il vaut mieux qu'il se suicide.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Septembre 1938
"Посещение музея"
"La visite au musée"

Nouvelle

Un Russe émigré se voit confier la mission de récupérer un portrait dans un musée. Mais il rencontre un conservateur très étrange, et se perd dans le bâtiment qui se révèle être plein d'objets d'U.R.S.S..

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

1938
"Изобретение вальса"
"L'invention de la valse"

Pièce en trois actes

Salvator Waltz est l'inventeur d'une machine de destruction massive, qui doit lui servir à créer un nouvel ordre mondial. Il devient ministre de la guerre, et exerce un pouvoir dictatorial, jusqu'à ce qu'il soit révélé que la machine n'existe pas, et qu'il soit conduit à l'asile !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses pièces de théâtre](#)"

En octobre 1938, Nabokov publia, à Paris, dans le périodique "Russkie zapiski" ("Annales russes"), "*Sogliadatai*", un recueil de treize textes où on trouvait en particulier le court roman "*Sogliadatai*" ("*Le guetteur*"), les nouvelles "*Istreblenie tiranov*" ("*L'extermination d'un tyran*"), "*Sluchajnost*" ("*Jeu de hasard*"), "*Obida*" ("*Une mauvaise journée*"), "*Lebeda*" ("*L'arroche*"), ces dernières nouvelles, où l'on trouve le même héros, le jeune garçon qu'est Putya Shishkov, se suivant pour former un texte continu, ayant inspiré à l'écrivain le projet de commencer avec elles la rédaction d'un véritable «Bildungsroman». La traduction en anglais du recueil, sous le titre "*Tyrants destroyed and other stories*", parut en 1974. Traduit en français sous le titre "*L'extermination des tyrans*", il parut la même année.

À l'automne de 1938, la situation de Nabokov n'ayant «*jamais été aussi terrible, aussi désespérée*», il sollicita une allocation du "Fonds littéraire russe", qui se trouvait aux États-Unis, et obtint vingt dollars. Comme il ne pouvait obtenir un permis de travail en France, où il subsistait chichement, il s'enquit de la possibilité d'être professeur de russe en Angleterre, et effectua plusieurs voyages à Cambridge. Mais en vain.

Alors que lui, Véra et Dmitri occupaient un studio, ce fut sur le bidet de la salle de bain qu'il commença à écrire un autre roman, le premier en langue anglaise.

Le 2 mai 1939, la mère de Nabokov mourut dans un hôpital de Prague.

Au cours de l'été, la nouvelle "*Mademoiselle O*" fut publiée à Paris, par Jean Paulhan, dans le deuxième numéro du magazine "Mesures".

Furent publiés aussi :

1939
"Lik"

Nouvelle

Le comédien russe émigré Lavrentiy Ivanovich Kruzhevnytsyn (d'où «*Lik*») est un minable comédien qui rencontre un ancien camarade d'école qui le martyrisait mais est maintenant encore plus minable que lui !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Août 1939
"Vasili Shishkov"

Nouvelle

Le jeune Vasili Shishkov s'adresse à Nabokov pour obtenir un avis sur ses poèmes, avant de disparaître.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Comme le 3 septembre 1939, la France déclara la guerre à l'Allemagne, Dmitri fut envoyé à Deauville.

Peut-être pour reprendre la situation évoquée au chapitre III du "*Don*", où Shchyogolev laisse entendre qu'attiré par les adolescentes, il n'a épousé Marianna Nikolavna que pour s'approcher de sa fille, Zina, et que cela pourrait être la raison pour laquelle elle le hait, Nabokov écrit :

Automne 1939
"Волшебник" - "Volshebnik"
"L'enchanteur"

Nouvelle

Un homme d'une quarantaine d'années tombe amoureux d'une fillette, épouse sa mère qui meurt rapidement, devient légalement son père. Mais, lors de sa première tentative pour abuser d'elle, il l'effraie à ce point qu'il s'enfuit et court se jeter sous un camion.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Durant l'hiver de 1939-1940. Nabokov entreprit la rédaction d'«*un vaste roman russe*». Mais il ne le mena pas à bien, et ne furent publiés que deux chapitres d'une trentaine de pages, sous les titres de :

"Ultima Thule"

Sineusov, qui est chargé d'illustrer l'histoire d'un royaume nordique, s'intéresse surtout à la personnalité étrange et aux idées philosophiques de son ancien précepteur.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

"Solus rex"

À "*Ultima Thulé*", où K est un roi solitaire, son cousin, le prince Adulf a une conduite licencieuse. Aussi, s'il est aimé du peuple, est-il exécuté par des opposants à la famille royale.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Au printemps de 1940, les Allemands envahirent la France, bombardèrent Paris. Fin mai, Nabokov, avec sa femme et son jeune fils, s'enfuit aux États-Unis, sur un navire de ligne français, le "ChAMPLAIN", qu'un sous-marin allemand allait envoyer par le fond lors de son voyage de retour. Au moment de ce départ, le frère de Nabokov, Serguéï était à la campagne. À son retour à Paris, il trouva l'appartement vide. Alors que les nazis pourchassaient déjà activement les homosexuels, il choisit de rester en Europe avec Hermann. En 1941, il fut arrêté par la Gestapo, libéré quatre mois plus tard, mais placé sous une surveillance constante. Or, après une vie de timidité et de bégaiement, il s'éleva avec véhémence contre les injustices commises par le IIIe Reich. De ce fait, il fut arrêté pour la deuxième fois, et envoyé à Neuengamme, un camp de travail près de Hambourg, où les conditions de vie étaient très dures, mais où il montra un extraordinaire dévouement, distribuant aux autres détenus vêtements et nourriture.

À New York, Nabokov fut accueilli par Edmund Wilson, excellent romancier, bourgeois à l'aise mais toqué de Lénine, qui fut subjugué par son insolence, sa culture, son flegme et son brio, car, même s'il était inconnu et sans le sou, il réussissait à demeurer un aristocrate. Il lui accorda son amitié et son soutien. Nabokov reçut aussi celui de Harry Levin, professeur à Harvard, de la romancière Mary McCarthy (qui allait être une des rares écrivaines que ce misogynne déclaré ait pu apprécier !), puis des responsables de la revue "The New Yorker", qui allaient lui permettre d'acquérir une audience qu'il n'avait jamais espérée.

Il fut fasciné par le spectacle de la vie aux États-Unis. Mais il lui fallait améliorer sa maîtrise de la langue anglaise (qu'il voulait, à l'instar de son russe, d'une correction irréprochable), et gagner sa vie. Or, alors qu'ils étaient installés à Manhattan, il dut commencer par un travail bénévole d'entomologiste à l'"American museum of natural history". Les Nabokov connurent donc des difficultés financières. Cependant, il fut invité, par le professeur Henry Lanz, qui avait fondé à l'université Stanford, de Palo Alto, en Californie le département des études slaves, à venir y donner, à l'été de 1941, deux cours : "La littérature russe moderne" et "L'art d'écrire".

Dès la fin mai, Nabokov, avec sa femme et son fils, partit en voiture vers l'Ouest, à travers les Appalaches, le Tennessee, l'Arkansas, le Texas, le Nouveau-Mexique, l'Arizona. Ils passèrent de motel en motel, et il ne manqua pas, tout au long du voyage, d'aller à la chasse aux papillons, et de découvrir une nouvelle espèce.

À Stanford, deux étudiants seulement suivirent le premier cours, et quatre le second. Mais ils lui demandèrent beaucoup de travail car, comme il ne trouva pas de traductions valables des classiques russes, il entreprit d'en faire lui-même. Cependant, arrivant quinze minutes en retard pour sa première classe, en portant, sans chaussettes, des chaussures de tennis trouées, il fut aussitôt identifié comme un professeur bohème.

En automne 1941, il fut engagé par le "Wellesley College", une université privée féminine en sciences humaines située à Wellesley, près de Boston (Massachusetts), en tant que professeur de littérature russe, emploi créé spécialement pour lui, qui lui fournissait un revenu, et lui laissait du temps pour écrire et continuer son étude des lépidoptères. Mais ses premiers cours furent désastreux.

La famille occupa alors des logements meublés appartenant à des collègues enseignants partis en voyage, et elle allait continuer à le faire durant les vingt années qu'elle allait passer aux États-Unis. Cependant, si les Nabokov déménagèrent à vingt-quatre reprises, ce fut aussi à cause d'une impossibilité à se fixer en un lieu sans jamais en posséder aucun.

Dès la fin mai 1941, pour qu'il aille aller donner des cours d'été à l'université Stanford, ils entreprirent la traversée des États-Unis, étant conduits à Palo Alto par l'ex-étudiante de Nabokov, Dorothy Leuthold (qui voulait faire l'essai de sa première voiture et améliorer son russe !). En chemin, il découvrit une nouvelle espèce de papillon qu'il appela "Neonympha dorothea" (en hommage à la nymphe Dorothy !), mais qui a depuis été reclassé comme une sous-espèce ("Cyllopsis pertepida dorothea"). Ils allaient faire de tels voyages vers l'Ouest, pour aller à la chasse aux papillons dans les Rocheuses, qui offrent le meilleur terrain, Vera tenant toujours le volant de la voiture car Vladimir n'avait jamais appris à conduire, et dépendait toujours d'elle pour ces déplacements.

À Stanford, ses deux cours («littérature russe moderne» et «art d'écrire») furent suivis par un très petit nombre d'étudiants. Il donna aussi des conférences sur le théâtre. Ayant pour la première fois des auditoires où il y avait des hommes, il fut, comme il allait le dire de son alter ego Pnine, «*très inquiet de voir des étudiants qui, leurs pauvres têtes sur leurs avant-bras, s'endormaient rapidement parmi les ruines de la connaissance*». Surtout, il fit la connaissance du professeur d'études slaves Henry Lanz (qui pourrait être le modèle du Humbert Humbert de "Lolita").

À l'automne, de retour à Wellesley College, Nabokov y fut lecteur de littérature comparée.

En même temps, il s'employa à mettre de l'ordre dans la collection de lépidoptères du "Musée de zoologie comparative" de Harvard, qui fait partie aujourd'hui du "Musée d'histoire naturelle" de Harvard, où on a gardé le «genitalia cabinet» dans lequel il conservait les organes génitaux du papillon bleu mâle. Et il publia des articles sur les lépidoptères dans le "Journal of the New York entomological society".

En effet, s'il était un entomologiste amateur (puisqu'il n'avait pas de diplôme), et cela depuis l'enfance, depuis les chasses aux papillons faites dans le parc de Vyra ou en Crimée (il indiqua : «*Il n'est pas improbable que, s'il n'y avait pas eu de révolution en Russie, je me sois entièrement consacré à la lépidoptérologie, et que je n'aie jamais écrit aucun roman.*»), il était rigoureux, avait accumulé de grandes connaissances, avait déjà recueilli 4300 spécimens qui «*allèrent rejoindre les collections de diverses institutions scientifiques*» (postface de "Lolita"). On lui doit la description de nombreuses espèces nouvelles pour la science ; il était spécialisé dans la peu spectaculaire sous-famille des Polyommatae de la famille des Lycaenidae, émit l'hypothèse (qui ne fut pas alors prise au sérieux mais est maintenant confirmée par de nouvelles découvertes faites en génétique) que les Polyommatus bleus seraient venus en Amérique par le détroit de Béring, en cinq vagues successives, pour atteindre finalement le Chili ; et donna même son nom à certains de ces lépidoptères : "Eupithecia nabokovi" - "Plebeius (Lysandra) cormion Nabokov". Ses écrits dans ce domaine étaient très pointus, et sa compétence de taxonomiste lui valait l'admiration de ses pairs (mais pas celle du paléontologue Stephen Jay Gould qui estima qu'il était, à l'occasion, un scientifique «stuck-in-the-mud» [«borné, qui ne veut rien savoir»] parce que, en particulier, il n'accepta jamais que la génétique ou le nombre de chromosomes soient des critères permettant de distinguer les espèces d'insectes). En 1967, il indiqua : «*Les plaisirs et les satisfactions qu'offre l'inspiration littéraire ne sont rien en comparaison avec le ravissement que procure la découverte, sous le microscope, d'un nouvel organe d'une espèce non encore décrite, trouvée sur la pente d'une montagne en Iran ou au Pérou.*» Or il pouvait passer six heures par jour, sept jours par semaine, jusqu'à ce que sa vision soit diminuée de façon permanente, à observer les organes génitaux de différentes espèces pour les distinguer l'une de l'autre.

Cependant, l'écrivain constatait qu'il avait perdu la petite réputation qu'il s'était acquise dans les cercles d'émigrés russes de Berlin et de Paris. Dans la préface du "Don", il se plaignit : les intellectuels russes émigrés aux États-Unis «*demeurèrent inconnus des intellectuels américains qui, ensorcelés par la propagande communiste, ne voyaient en eux que des seigneurs de la guerre, des rois du pétrole et de lugubres dames à l'orgnon*». Conscient qu'en tant qu'écrivain russe, il était destiné à n'être déchiffré que par un cercle de plus en plus restreint de lecteurs puisque ses livres étaient, comme il l'indiqua dans la postface de "Lolita", «*tous interdits en U. R. S. S. pour des raisons politiques*», et que les grandes communautés russes en exil à Berlin, Prague ou Paris se dissolvaient, qu'être un écrivain russe était un exploit mais aussi «*un luxe inutile et incompréhensible*», il préféra, à

quarante ans, vivre cette «tragédie personnelle» qui consista à rapidement «troquer [son] idiome naturel, [son] vocabulaire russe si riche, libre de toute contrainte et si merveilleusement docile contre un mauvais anglais de remplacement dépourvu de tous les accessoires [...] que l'illusionniste de terroir, queue-de-pie au vent, manipule avec une aisance magique afin de transcender à son gré l'héritage national» (postface de "Lolita"). Adopter l'anglais (langue qu'il avait toutefois apprise avant le russe) marqua un tournant majeur dans sa carrière d'écrivain, et il souffrit de «la torture de [son] atroce métamorphose d'écrivain russe en écrivain anglais au début des années quarante». Cette conversion peut, du fait de sa hardiesse, être comparée à celle que Conrad avait effectuée soixante ans auparavant ; mais il rejeta à la fois la comparaison et l'oeuvre de Conrad, disant à Edmund Wilson : «Je suis trop vieux pour me Conradiser» [ce que John Updike allait considérer plus tard comme «une plaisanterie géniale»].

Il commença à traduire en anglais, non sans les remanier, deux de ses romans russes : "Отчаяние" qui devint "Despair", et "Камера Обскура" qui devint "Laughter in the dark". Puis il en écrivit de nouveaux en anglais, dont le premier, qui avait été commencé à Paris en 1938, fut :

1941

"The real life of Sebastian Knight"
"La vraie vie de Sebastian Knight"

Roman

Le demi-frère de l'écrivain russo-anglais Sebastian Knight, qui le connaît peu, tente d'écrire sa biographie en lisant ses oeuvres, en rencontrant ceux qui l'ont connu, en particulier, les femmes avec lesquelles il a vécu.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)".

Décembre 1941

"The softest of tongues"

Poème

Nabokov disait adieu à son vrai amour, le parler russe, et, maladroitement, faisait face à son nouvel amour la langue anglaise.

Commentaire

Le roman parut dans la revue "The Atlantic monthly".

En septembre 1942, Nabokov fut nommé chargé de recherche au "Musée de zoologie comparative" de l'université Harvard, pour un salaire dérisoire.

Les Nabokov déménagèrent alors à Cambridge où ils allaient demeurer jusqu'en juin 1948.

Il publia :

Janvier 1943
"The assistant producer"
"Le producteur associé"

Nouvelle

En 1938, à Paris, la chanteuse russe appelée la Slavska ne fut que l'associée du général Golubkov dans une affaire d'enlèvement d'un adversaire.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

1943
"That in Aleppo once"
"Un jour à Alep"

Nouvelle

À travers une allusion à "*Othello*", le narrateur, qui raconte à un ami comment il a été trahi par une femme,

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)".

Au cours de l'été 1943, Nabokov fit une tournée de conférences à travers les États-Unis. En automne 1943, il commença à donner, au "Wellesley College", un cours de langue russe non crédité. En février, lors d'un colloque tenu à cet endroit, il prononça un discours passionné, où il loua les vertus de la démocratie, et dénonça les États totalitaires. Cette année-là, il reçut une bourse Guggenheim devant l'aider à écrire un nouveau roman sur lequel, durant l'été, il travailla en Utah, tout en chassant les papillons. Il publia :

1944
"Nikolai Gogol"

Biographie

Nabokov établit la relation entre Gogol et ses romans. Il s'intéressa spécialement à l'appréciation du «*sens du physique*» qui aurait été inhérent à l'écrivain, à la «*conscience du nez*» qui serait un trait particulier de la vie et de la littérature russes (il y a plus d'expressions et de proverbes concernant le nez en russe que dans aucune autre langue au monde), et qui trouva son apothéose dans la propre vie et les oeuvres de Gogol. Il montra que celles-ci sont étroitement mêlées, l'une étant étrange, en proie aux illusions, malheureuse, les autres étant constamment originales et étonnantes. Alors que de nombreux critiques l'avaient qualifié de «Dickens russe» ou l'avaient défini comme un annonciateur de la littérature contemporaine qui prend la défense des opprimés, Nabokov considérait plutôt que Gogol est un écrivain d'un comique mordant et amer, se plaisant à l'irrationalité de situations fantastiques ; que ses tableaux des malversations de la bureaucratie (dans sa pièce, "*Le révizor*") et des caprices des propriétaires de serfs (dans son roman, "*Les âmes mortes*"), n'avaient pas tant pour but de hâter des changements sociaux que d'offrir un cadre où purent se déployer des fantaisies de l'esprit humain.

Commentaire

Dans cette brillante étude, qui commence sur la mort de Gogol, et se termine sur sa naissance, inversion typique de l'écrivain et de son objet d'étude, Nabokov se montra constamment amusé, ironique. Mais cela conduisit toujours à de sérieux commentaires.

À l'automne 1944, Nabokov revint au "Wellesley College" pour y être professeur de langue et de littérature russes. Ses cours plurent alors à cause de l'intérêt suscité pour tout ce qui était russe car, dans la guerre qu'ils menaient contre les nazis, les États-Unis étaient alors les alliés de l'U.R.S.S.. Sa haine des bolcheviks était telle qu'elle lui fit alors maltraiter des étudiants pourtant excellents mais communistes ; à l'égard de l'un d'eux, qui était particulièrement brillant, et qui était apprécié par tous les autres professeurs, il resta intraitable, et lui fit redoubler son année.

Pour manifester sa farouche opposition au communisme, comme au mouvement en faveur de l'U.R.S.S. qui se dessinait aux États-Unis, il entreprit un nouveau roman écrit en anglais où il voulait montrer que le nazisme et le stalinisme représentaient fondamentalement la même vulgarité brutale, ennemie de tout ce qu'il y a de plus vulnérable et de plus valable dans la vie humaine.

Il publia :

Mai 1944

"A forgotten poet"

"Un poète oublié"

Nouvelle

Au poète russe Perov on prête des idées révolutionnaires. Mais il se présente pour les réfuter.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Août 1944

"Time and ebb"

"Le temps et le reflux"

Nouvelle

Le narrateur anonyme se rappelle son passé, particulièrement son arrivée d'Europe aux États-Unis où il fut séduit par la nouveauté qu'il découvrit.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Le 9 janvier 1945, à Neuengamme, mourut, d'une combinaison de dysenterie, de faim et d'épuisement, celui qui, selon les registres du camp, était «Sergej Nabokoff». Ce fut un autre événement déterminant dans la prise de conscience de son frère de la faiblesse de l'individu face à l'Histoire.

Au cours de la même année, Nabokov et sa femme devinrent citoyens des États-Unis. Cet aristocrate d'origine russe allait se considérer comme un patriote du seul pays où il se sentait heureux ; non seulement parmi les intellectuels, les bibliothécaires et les papillons, mais aussi avec tout le monde, même le marchand de journaux au coin de la rue !

Il publia :

1945

"Three Russian poets. Selections from Pushkin, Lermontov, and Tyutchev"
"Trois poètes russes. Choix de poèmes de Pouchkine, Lermontov et Tyoutchev"

Recueil de traductions

Mars 1945

"An evening of Russian poetry"

Poème

Commentaire

On y lit ces vers : «*All hangs together - shape and sound,
 heather and honey, vessel and content*»
 («Tout se tient - forme et sons,
 bruyère et miel, vase et contenu»)
qui paraissent tout à fait définir le but artistique que Nabokov se donnait.

Juin 1945

"Double talk"
"Conversation 1945"

Nouvelle

Le narrateur a été invité par erreur à une réunion où un Allemand, juste après la fin de la guerre, osa prendre la défense de son pays.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Ce fut la première nouvelle que Nabokov publia dans "The New Yorker", la première de toute une série.

En 1946, il travailla à préparer ses cours de littérature russe, et finit son roman, qu'il publia l'année suivante :

Juin 1947

"Bend sinister"
"Brisure à senestre"

Roman

Dans un pays imaginaire d'Europe où a pris le pouvoir un régime totalitaire, le savant Krug est soumis aux tentatives de séduction puis aux menaces du chef, Paduk, celles-ci s'exerçant aussi sur son jeune fils.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)"

En décembre 1947, Nabokov publia "**Nine stories**", un recueil de nouvelles dont les unes étaient traduites du russe, d'autres directement écrites en anglais : "*The aurelian*", "*Cloud, castle, lake*", "*Spring in Fialta*", "*Mademoiselle O*", "*A forgotten poet*", "*The assistant producer*", "*That in Aleppo once...*", "*Time and ebb*", "*Double talk*". Ces nouvelles figurèrent ensuite dans les recueils "*Nabokov's dozen*" et "*The stories of Vladimir Nabokov*".

En 1948, il publia :

15 mai 1948
"Signs and symbols"

Nouvelle

Un couple de juifs âgés, qui vivent aux États-Unis, rendent visite à l'asile à leur fils qui est atteint de «manie référentielle».

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "NABOKOV - ses nouvelles".

1948
"Colette"

Nouvelle

Le narrateur est un Russe qui se souvient du séjour qu'il fit, un été de son enfance, à Biarritz, et de l'amour qu'il y connut pour une fillette nommée Colette.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "NABOKOV - ses nouvelles".

Le professeur de l'université Cornell, à Ithaca (État de New York), Morris Bishop, remarqua le talent littéraire de Nabokov, qui le considéra comme un de ses amis les plus intimes aux États-Unis, et comme une sorte de père spirituel, tous deux partageant le même souci d'exactitude en matière de langue, le même goût de la plaisanterie, en même temps qu'un semblable engagement en faveur de la littérature.

En 1948, il lui fit quitter ses postes au "Wellesley College" et au "Museum of comparative zoology" de l'université Harvard, et le fit venir à Cornell pour y enseigner à temps plein les littératures russe et européennes. Nabokov découvrit Ithaca, petite ville de trente mille habitants entourée de collines, de bois, de lacs, de papillons (le décor de "*Pnin*" et de "*Feu pâle*"). Et, pendant onze ans, il allait tenter, dans des cours de cinquante minutes, de faire aimer la littérature, surtout la grande fiction, à des étudiants, «*cent quarante-six morts d'ennui et quatre enthousiastes*», un carré auquel il s'adressait exclusivement. D'où une certaine frustration.

Surtout, ayant, après sa première expérience, compris qu'il ne fallait pas, en Amérique du Nord, envisager des cours vraiment sérieux, il se voulut à la fois brillant et drôle, ne mâchant pas ses mots mais les savourant avec un plaisir sensuel, laissant libre cours à son franc-parler et à la vigueur de ses exécrations, tonifiant ses propos par un humour souvent irrévérencieux, Et ses ouailles allaient garder l'image d'un «conférencier extra», donnant un véritable «freak show».

Cultivant la digression, décochant des traits assassins, il déploya sa pétulance, sa virtuosité, ménagea des effets oratoires savamment calculés, lança des formules qu'il avait longuement polies dans son bureau avant de les jeter de sa tribune dans un époustouflant numéro de prestidigitation. Tout cela ne pouvait manquer de lui donner des allures d'énergumène aux yeux des rejetons de la bonne société.

Non sans condescendance, il leur annonça : *«Je suis un professeur trop peu conventionnel pour enseigner des sujets que je n'aime pas. Je tiens beaucoup à démystifier Dostoïevski, mais je me rends compte que mes lecteurs peu cultivés risquent d'être déroutés par le système de valeurs auquel je me réfère.»* Avant de sonder *"La métamorphose"* de Kafka, il leur déclara : *«Nous pouvons découper le récit, découvrir comment s'imbriquent les morceaux, comment telle partie du plan répond à telle autre. Mais, pour répondre à des sensations que vous ne pouvez ni définir, ni dénier, il faut que vous ayez en vous quelque cellule, quelque gène, quelque germe susceptible de vibrer en leur présence. Beauté plus pitié, c'est le plus près que nous puissions approcher d'une définition de l'art.»* Sur le point d'aller à la rencontre de *"Docteur Jekyll et Mister Hyde"*, il tempêta : *«Avant toutes choses, si vous avez la même édition de poche que moi, empressez-vous de cacher sous un voile d'indignation l'abominable, ignoble, infecte, atroce et monstrueusement criminelle jaquette - ou plutôt camisole de force ! Oubliez que des acteurs, - non, des pieds de veaux ! - dirigés par des charcutiers ont joué une parodie du livre, laquelle parodie a ensuite été filmée et exhibée dans des lieux clos que l'on appelle théâtres ; il me semble qu'appeler une salle de cinéma un théâtre équivaut à appeler un croque-mort entrepreneur de pompes funèbres !»* Une autre fois, effleurant les démêlés de Flaubert avec la justice, il eut ce commentaire : *«Le roman a même été cité en justice pour obscénité. Imaginez un peu cela. Comme si l'œuvre d'un artiste pouvait jamais être obscène. Je suis heureux de vous dire que Flaubert a gagné son procès. Cela se passait il y a exactement cent ans. Aujourd'hui, de nos jours... mais ne nous éloignons pas du sujet.»* ; et on peut imaginer le clin d'œil mental qu'il dut alors lancer, au fond de l'auditoire, à l'attention de quelque invisible nymphelette !

Manifestant son tempérament d'essence aristocratique, il vomissait les *«phillistins»* universitaires ; édictait de hautains axiomes (*«Un grand écrivain n'est jamais simple»*, *«Seul un grand lecteur peut lire un grand écrivain»*) ; divisait la bonne littérature en deux catégories : celle de ses propres livres, et celle de tous ceux qu'il regrettait de ne pas avoir écrits ; jetait sur les textes un regard de bout en bout hédoniste, prenant le parti de ne pas les examiner au moyen d'outils théoriques existants (les lourdes approches de la sociologie ou la grosse artillerie psychanalytique) ou qu'il aurait élaborés, se refusant à les contextualiser biographiquement ou historiquement ; menait une guerre contre tous les schémas réducteurs (modes, idéologies, etc.). Ayant pour objectif de montrer, à rebours de toute visée scolaire, la façon dont s'impose la valeur d'une œuvre, tout en sous-entendant en permanence que sa qualité va de soi, limitant souvent ses interventions (après un bref préambule certes pénétrant) à des synthèses ou des enfilades d'extraits clairsemés de remarques, de «pistes», de gloses pointillistes, il préféra, à la critique théorique, qu'il jugeait stérile, une critique à la fois spontanée, artiste, professionnelle, péremptoire, rigoureuse, impitoyable. Se refusant à toute paraphrase, il présenta des diagnostics pertinents, de minutieuses et ravageuses analyses, des interprétations multivalentes. Iconoclaste en diable, il dispensa çà et là des jugements à l'emporte-pièce (Rilke est un *«nain»*, Thomas Mann, un *«monument de banalité»*) ; procéda à de patientes et cruelles dissections de *«grands maîtres européens du roman»*, de valeurs sûres du classique corpus littéraire occidental, son panthéon personnel se limitant toutefois à quatre noms : Gogol, Tolstoï, Flaubert, Proust, tous vus à travers ses étonnantes lunettes qui teintaient sa conception bien personnelle de la littérature. Il mettait le doigt sur les failles, sans souci du prestige du chef-d'œuvre qu'il déboulonnait. Schémas (tel celui d'un moulin à vent, édifice méconnu d'un auditoire états-unien, afin de rendre plus explicite la célèbre scène de *"Don Quichotte"*), cartes et croquis à l'appui, dans des cours, dont chacun était *«une sorte d'enquête policière menée à travers le mystère des structures littéraires»*, il déterminait la part de la réalité dans les romans. L'écrivain qu'il était par ailleurs put, en guide averti, offrir des promenades dans les arcanes de la création littéraire, montrer à ses étudiants les diverses manifestations du génie artistique, afin de leur prouver que les grands romans sont des contes de fées, et que l'art est affaire de magie : *«Le roman est mensonge, l'art n'est que tromperie»*. Il leur dévoilait les procédés de fabrication des romanciers, leurs recettes, pouvant consacrer des heures entières à évoquer l'utilisation des guillemets chez Flaubert ! Ce qui comptait pour lui, c'était la chair du texte. De ce fait, il affirmait que les lecteurs ne doivent pas simplement sympathiser avec les personnages, mais chercher à atteindre un plus haut plaisir esthétique, en accordant plutôt leur attention au style, rien qu'au style. S'attardant *«avec amour»* sur le plus petit détail, le *«détail divin»* où se reconnaît une grande œuvre, *«d'où jaillit l'étincelle sensuelle sans laquelle une oeuvre n'est qu'une oeuvre morte»* (il

remarqua que, dans *"Anna Karénine"*, Tolstoï aurait varié sur le jour où l'action commence puisque, d'une part, ce serait un vendredi, «*le jour où l'horloger vient remonter les horloges dans la maison des Oblonski*», ou le jeudi qui est «*mentionné dans la conversation à la patinoire entre Lévine et la mère de Kitty*» ; dans un examen, Nabokov demanda à quoi ressemble le papier peint sur le mur de la chambre d'hôpital de Kitty !), il privilégia par dessus tout l'image poétique. Il se permit des considérations paradoxales sinon très incorrectes sur la littérature engagée, sur la littérature d'idées, car il croyait fermement que les romans ne doivent pas avoir pour but d'enseigner, d'illustrer des idées générales ; aussi manifesta-t-il sa détestation d'écrivains tels que Dostoïevski, Sartre, Malraux.

Ce maestro fantaisiste exigeait de ses étudiants que, dans leur copie d'examen, ils régurgitent au mot près les vérités majeures qu'il avait distillées entre deux interminables citations (ce qui fait que, par la position d'autorité qu'il se targuait d'occuper, il s'empêcha d'être ce que tout pédagogue ayant conservé un certain sens de la modestie doit s'efforcer de devenir : un passeur ; il est vrai qu'il était peu au fait des questions didactiques). Allaient pourtant se déclarer reconnaissants de son enseignement : Ruth Bader Ginsburg, la future juge de la cour suprême des États-Unis, et Thomas Pynchon, le futur écrivain, dont le style a été influencé par le sensualisme de Nabokov qui recommandait en effet de lire «*avec sa moelle épinière*» car «*c'est là que se produit le frisson révélateur*».

On comprend donc pourquoi, dans ses interviews, il eut tendance à occulter, parmi ses nombreuses activités, celle de l'enseignement. Il jugea d'ailleurs que ses cours étaient «*chaotiques et cochonnés*», et avait expressément signifié dans une note de 1972 qu'ils ne devaient «*jamais être publiés*». Toutefois, la fidèle Véra autorisa la publication des plus célèbres d'entre eux. Ce qui donna :

- **"Good readers, good writers"** (1948) : Pour Nabokov, les bons écrivains sont ceux qui créent de nouveaux mondes au lieu de se servir de celui qui existe, qui est ordonné. Dans une fiction, l'information ne peut jamais être utilisée avec exactitude pour rendre l'endroit et l'époque au sujet desquels on est en train d'écrire, et le bon écrivain ne fait qu'emprunter le décor pour y construire son propre château. Nabokov considère que, parmi les trois importants rôles d'un écrivain, le plus fondamental, qui fera de lui un maître, est d'être un enchanteur. Quant aux bons lecteurs, ils doivent garder leur distance avec les oeuvres de différentes façons. Ils doivent d'abord l'être avant même de commencer la lecture, n'avoir aucun préjugé. Ils doivent aussi demeurer distants au cours de la lecture, ne pas faire intervenir leurs propres sentiments ou leurs liens avec les personnages, mais s'en tenir plutôt aux appréciations artistiques, pour goûter un plaisir indéfinissable et s'abandonner à un flot d'émotions intarissable.

- **"Lectures on literature"** (1980) : Austen (Nabokov avait écrit à Edmund Wilson : «*Je la déteste ; mais j'ai en fait un préjugé à l'égard de toutes les écrivaines*» ; cependant, ayant relu *"Mansfield Park"*, il changea d'avis, et l'introduisit dans ses cours), Dickens, Flaubert (ce lecteur si exigeant, couvrit d'éloges *"Madame Bovary"*, disserta longuement sur la vulgarité d'Emma qui aurait été prouvée par les pantoufles qu'elle conserve dans la chambre de Rouen où elle rencontre chaque semaine Léon), Stevenson, Kafka (il affirma : «*"La métamorphose" est sans doute le plus grand texte du début du XXe*»), Proust, Joyce.

- **"Lectures on "Ulysses" (1980)** où il incita ses étudiants à se demander, à l'aide d'un plan de la ville, où les personnages se trouvent dans Dublin, plutôt que de s'intéresser à la complexe Histoire de l'Irlande que de nombreux critiques considèrent comme étant essentielle pour comprendre le roman.

- **"Lectures on Russian literature"** (1981) : Pouchkine, Gogol, Tourgueniev, Dostoïevski («*un lourdaud ; qui manque de goût ; qui est incapable d'habiller ses personnages qui souffrent de complexes pré-freudiens ; qui se vautre dans les tragiques mésaventures de la dignité humaine*»), Tolstoï (il rapporta la force d'une scène centrale d'*"Anna Karénine"* à la description d'un wagon du train de nuit Moscou-Saint-Petersbourg !), Tchekhov, Gorki.

- **"Lectures on "Don Quixote" (1983)**, longue étude iconoclaste car il avait consacré au roman une réflexion approfondie (notamment au niveau de la thématique chevaleresque, «*flexible colonne vertébrale de la structure du roman*»), pour affirmer qu'il est absurde de soutenir que c'est là un sommet indépassable : «*En réalité, ce n'est même pas l'un des plus grands romans de la littérature*

mondiale. Mais son héros, dont la personnalité est un coup de génie de la part de Cervantès, se profile si merveilleusement à l'horizon de la littérature [...] que le livre demeure, et demeurera, de par cette seule vitalité que Cervantès a réussi à instiller dans le personnage principal d'un récit très inégal et bâti de bric et de broc !» Et il reprochait à Cervantès une cruauté à l'égard de son personnage qui encourage le lecteur à s'amuser de sa douleur et de son humiliation.

S'il était professeur, il n'en continuait pas moins à poursuivre son oeuvre d'écrivain, et publia :

1er janvier 1949
"Curtain-raiser"
"Lever de rideau"

Article

Nabokov rappelait des souvenirs de la Russie de son enfance, en particulier, la reconstitution à laquelle il se livra, avec son cousin, de la fiction de l'Ouest sauvage de l'écrivain états-unien Mayne Reid, qui avait été traduit en russe.

En juillet 1949, Nabokov participa à un colloque d'écrivains en Utah. Ce serait, selon lui, vers 1949 à Ithaca, que, repris par «*la palpitation*», il s'attela à l'écriture d'un «*énorme, mystérieux et déchirant roman*», qu'il intitulait alors "*The kingdom by the sea*" («Le royaume près de la mer»), et dont, découragé par l'ampleur de la tâche, il voulut brûler le manuscrit, mais en fut empêché par Véra. Il publia :

1950
"Scenes from the life of a double monster"
"Scènes de la vie d'un double monstre"

Nouvelle

Un frère siamois raconte comment lui et son frère ont été, par un parent, exhibés comme des monstres.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)".

Février 1951
"Conclusive evidence : a memoir"
"Autres rivages"

Autobiographie

1. "*Passé parfait*"

Nabokov expose sa conception du temps qu'il décrit comme une prison dont il essaie de s'échapper pour rejoindre l'éternité : «*Les murs du temps me séparent du monde libre de l'absence de temps*». Il se dit en proie à la contradiction entre le temporel et l'éternel, entre le désir de jouir d'une multiplicité d'instant, d'expériences épiphaniques, et celui de les préserver dans l'unité d'une éternité retrouvée. Pour lui, la recherche de cette unité est constitutive de l'identité. Pour représenter le temps, il choisit

l'image de la spirale qui est «*un cercle spiritualisé. Dans la spirale, le cercle, déroulé, défait, a cessé d'être vicieux ; il a été libéré*». Il parle de «*l'essentielle spirauté de toutes choses dans leur relation au temps*». La spirale lui paraît l'emblème du désir d'éternité, du désir d'échapper au temps ou de le contrôler. Il dit voir son existence «*comme une spirale colorée dans une petite boule de verre*».

Il affirme que c'est l'amour qui est à l'origine du désir d'éternité et de son corollaire, le désir d'infini : «*Quelque chose me pousse à mesurer la conscience de mon amour contre ces choses inimaginables et incalculables que sont [...] les redoutables pièges de l'éternité, l'inconnaissable au-delà de l'inconnu [...] Il faut que tout l'espace et tout le temps participent à mon émotion, à mon mortel amour, de telle sorte que le tranchant de sa mortalité disparaisse, m'aidant ainsi à combattre la complète dégradation, le ridicule et l'horreur d'avoir développé un infini de sensation et de pensée à l'intérieur d'une existence finie.*»

S'il associe la mémoire à la perception, il les considère, toutes deux, comme des sources d'erreurs. Il souligne le rapport entre l'illusion rétrospective et l'illusion perceptive. Il constate que, chez ses personnages, plus les perceptions sont floues, plus ils sentent leur passé et leur identité leur échapper ; que, pour eux, la quête du temps est une quête de l'identité, le désir d'éternité, un désir d'unité. Il est convaincu que c'est l'imagination de l'écrivain qui recrée cette unité à partir des fragments du temps qu'il superpose : «*Le poète sent chaque chose qui arrive en un point du temps*». Il pense que la vision poétique permet de percevoir plusieurs choses simultanément, le poète étant doué d'une capacité de «*synchronisation cosmique*», s'amusant à attribuer cette théorie à un penseur qui n'est autre que lui-même puisque le nom qu'il lui donne est l'anagramme du sien : «*Vivian Bloodmark*», et raconte : «*Perdu dans ses pensées, il frappe son genou avec son crayon, qui est comme une baguette magique, et, au même instant, une voiture (avec une plaque de New York) passe sur la route, un enfant fait battre la moustiquaire de la porte voisine, un vieil homme baille dans un brumeux verger du Turkestan, un grain de sable d'un gris de cendre est roulé par le vent sur Vénus, un docteur Jacques Hirsch, à Grenoble, met ses lunettes de lecture, et des millions d'autres telles bagatelles se produisent, toutes formant un organisme d'événements instantanés et transparents, dont le poète (assis dans un fauteuil de jardin à Ithaca, N.Y.) est le noyau.*»

Comme c'est par la mémoire que l'être prend conscience de son identité, il rapporte des souvenirs : «*En examinant mon enfance (ce qui est la meilleure chose à faire après examiner une éternité), je vois l'éveil de la conscience comme une série d'éclairs espacés, avec des intervalles qui diminuent graduellement jusqu'à ce que de brillants blocs de perception soient formés, fournissant à la mémoire une prise glissante*».

Il avoue sa peur de l'obscurité, comme sa totale insensibilité à la musique : «*La musique, j'ai le regret de le dire, me fait purement et simplement l'effet d'une succession arbitraire de sons plus ou moins irritants*».

Il exprime son «*sentiment hypertrophié de la perte de l'enfance*», de la perte de «*l'harmonieux monde d'une parfaite enfance*». En effet, vivant dans une famille aristocratique, il fut très privilégié. Restant profondément attaché à cette enfance protégée, il s'imagine retournant à Saint-Pétersbourg, sous un nom d'emprunt, revoyant la maison familiale (elle était au 47 de la rue Morskaya, «*puis venait celle du prince Oginski, n°45, puis l'Ambassade d'Italie, puis l'Ambassade d'Allemagne, n°41 et puis la vaste place Marie après laquelle les numéros des maisons continuaient à diminuer*»), le domaine familial avec son grouillement de domestiques (jusqu'à cinquante), allant aux champignons, etc..

Aussi l'éclatement de la révolution fut-il une catastrophe, car ce fut la fin de la légendaire Russie. Il affirme que la répulsion que lui inspire l'U.R.S.S. n'est pas due au regret d'avoir perdu sa fortune : «*Si, depuis 1917, j'en ai après la dictature soviétique, ça n'a rien à voir avec aucune question de propriété. Mon mépris pour l'émigré qui hait les Rouges parce qu'ils lui ont "volé" son argent et sa terre est absolu. La nostalgie que j'ai nourrie toutes ces dernières années est le sentiment hypertrophié d'avoir perdu mon enfance, non le chagrin d'avoir perdu des billets de banque.*»

2. "Portrait de ma mère"

Dans ce chapitre, Nabokov explique en particulier l'anomalie que sa mère connaissait et qu'il connaissait lui aussi : la «*synesthésie graphèmes-couleurs*», par laquelle les lettres individuelles de

l'alphabet, ainsi que les nombres, sont «teintées» d'une certaine couleur. «*La sensation de couleur paraît être déterminée, chez moi, par l'acte même de former avec la bouche une lettre donnée tout en m'en représentant le tracé écrit. Le "A" de l'alphabet anglais (sauf indication contraire, c'est à cet alphabet que je pense en écrivant ce qui suit) a pour moi la nuance du bois sec, mais un "A" français évoque l'ébène poli.*» Jeune, il associait au nombre cinq la couleur rouge. Des manifestations de cette synesthésie se remarquent dans plusieurs de ses oeuvres car il l'attribua à des personnages. Sa femme en était dotée aussi, et ils la constatèrent chez Dmitri.

3. "Portrait de mon oncle"

En s'étendant sur de longues généalogies, Nabokov dresse un tableau de ses ancêtres et d'«oncle Rouka» dont il hérita, en 1916, de ce «*qui se monterait aujourd'hui à quelques millions de dollars*», et de la propriété de Rozhdestveno.

4. "Mon éducation anglaise"

Nabokov présente les maisons de Vyra et de Saint-Pétersbourg, ainsi que quelques-uns de ses éducateurs.

5. "Mademoiselle O"

Nabokov fait le portrait de sa gouvernante suisse, Cécile Miauton.

6. "Papillons"

Nabokov fait la description lyrique de sa passion pour eux. Cependant, son prétendu récit de ses premières chasses à Vyra, en Russie, est plutôt celui d'une autre qu'il fit bien plus tard, au Colorado ! Il évoque les mésaventures que cette activité lui fit connaître : «*Des fermiers sévères ont attiré mon attention sur des écriteaux portant : "No fishing" ; d'autocars me dépassant sur la route ont jailli de frénétiques huées moqueuses ; des chiens somnolents, qui ne prêtaient pas attention au pire vagabond, ont dressé les oreilles, et sont venus à moi en grondant ; des marmots m'ont montré du doigt à leurs mamans perplexes ; des personnes en vacances à l'esprit large m'ont demandé si j'attrapais des insectes pour en faire des appâts ; et, un matin, dans une lande toute illuminée de hauts yuccas en fleurs près de Santa Fe, une grosse jument noire m'a suivi pendant plus d'un kilomètre.*»

7. "Colette"

Nabokov se rappelle des vacances de la famille, en 1909, à Biarritz, où il rencontra une fillette de neuf ans dont le vrai nom était Claude Deprès.

8. "Plaques de lanterne magique"

Nabokov se souvient de différents éducateurs et de leurs méthodes.

9. "Mon éducation russe"

Nabokov fait le portrait de son père.

10. "Lever de rideau"

Nabokov rappelle des souvenirs de la Russie de son enfance, en particulier, de la reconstitution à laquelle il se livra, avec son cousin, de la fiction de l'Ouest sauvage de l'écrivain états-unien Mayne Reid, qui avait été traduite en russe.

11. "Premier poème"

Nabokov se moque de «*l'imbécile furie de faire des vers*» qui s'empara de lui à l'âge de quinze ans.

12. "Tamara"

Nabokov se souvient des premières affres de ses amours d'adolescent, évoque une certaine Tamara qui fut, en fait, Valentina Evgenievna Shoulgine, avec laquelle il vécut, en juillet 1914, une idylle passionnée, et qu'il a fait revivre dans les personnages d'Annabel et de Lolita.

13. "Logements meublés à Trinity Lane"

Nabokov décrit ses années passées en Angleterre, à Cambridge, qui lui apparaissent rétrospectivement comme le cadre et le support d'une riche nostalgie : «*L'histoire de ces années en Angleterre est en réalité l'histoire de mes efforts pour devenir un écrivain russe.*» Il parle aussi de ses frères, en n'étant pas tendre pour son cadet, Sergeï.

14. "Exil"

Nabokov raconte sa vie d'émigré, exprime la blessure de l'exil, la plainte liée à la langue coupée : c'est «*comme apprendre à attraper des objets après la perte de sept ou huit doigts dans une explosion*».

Il indique avoir senti, dans la première étape de l'éloignement par rapport à la ville de St. Pétersbourg, le court arrêt en Crimée, à Yalta, que l'Orient était déjà perceptible dans les sons et dans les odeurs du pays.

Il critique sévèrement le passeport Nansen (qu'avait créé le diplomate Fridtjof Nansen, de la Société des Nations, pour permettre aux apatrides de circuler et de s'installer dans les villes accueillantes qu'étaient alors Paris, New York ou Berlin). Il y voit «*un document très inférieur, d'une nuance vert livide. Son titulaire était un peu mieux qu'un criminel libre sur parole et devait passer par d'odieuses ordalies chaque fois qu'il voulait voyager d'un pays dans un autre, et plus les pays étaient petits, plus ils étaient tatillons. Quelque part dans le fin fond de leurs glandes, les autorités sécrétaient cette notion que peu importait à quel point un État - disons la Russie soviétique - pouvait être mauvais, toute personne ayant fui cet État était intrinsèquement méprisable du fait qu'elle s'était soustraite à toute administration nationale : et par conséquent, on marquait à son endroit la désapprobation absurde avec laquelle certains milieux religieux regardent un enfant né hors mariage. Mais, parmi nous, tous ne consentaient pas à être des bâtards et des fantômes. Délectables sont les souvenirs que certains émigrés russes gardent précieusement de la manière dont ils insultèrent ou bernèrent de hauts fonctionnaires dans divers ministères, préfectures et Polizeipraesidiums.*»

Il fait part de sa détestation de l'Allemagne, de son acrimonie à l'égard des Allemands dont il garde un sinistre souvenir : «*L'image la plus vivante que je trouve en triant dans ma mémoire les étrangers que je connus durant les années entre les deux guerres, c'est celle d'un jeune étudiant d'université allemand, bien élevé, tranquille, portant des lunettes, dont le dada était la peine capitale.*» Il se plaint de n'avoir jamais rencontré à Berlin les «*aimables musiciens d'autrefois qui, dans les romans de Tourgueniev, jouaient leurs rhapsodies jusqu'à une heure avancée, les nuits d'été, ni un collectionneur de papillons du type flâneur et démodé qui épinglait ses captures sur la paille de son chapeau.*»

Son attitude est plus nuancée à l'égard de la France. Il se souvient d'un jardin en fleur à Paris, «*d'une calme petite fille d'environ dix ans, au blanc visage sans expression, ayant l'air, dans ses vêtements noirs criant misère et peu appropriés à la saison, de s'être échappée d'un orphelinat (pertinemment, il*

me fut donné de l'apercevoir à nouveau un peu plus tard, entraînée par deux flottantes nonnes) qui avait adroitement attaché un papillon vivant à un fil et qui promenait le joli insecte, légèrement estropié et battant faiblement des ailes, au bout de cette laisse de lutin (un sous-produit, peut-être, cette laisse, de beaucoup de délicat travail à l'aiguille dans cet orphelinat).»

Il raille les milieux de Russes blancs qui restaient entre eux : *«La vie dans ces colonies était si pleine et si intense que les membres de cette intelligentsia russe (mot dont la signification comportait plus d'idéalisme social et moins de cérébralité que l'expression "les intellectuels" dans le sens où on l'emploie ici) n'avaient ni le temps ni n'éprouvaient le besoin de chercher à se lier en dehors de leur propre cercle. [...] Les extravertis et les cosmopolites à qui il m'arrive de parler de ces choses passées croient que je plaisante, ou m'accusent de pose à rebours, quand je soutiens qu'au cours de presque un cinquième du siècle passé en Europe occidentale, je n'ai pas eu, parmi les quelques Allemands et Français que j'ai connus (pour la plupart des logeuses et des gens de lettres) plus de deux bons amis en tout et pour tout.»*

Il parle de sa passion pour la composition de problèmes d'échecs : *«Au cours de mes vingt années d'exil, j'ai consacré énormément de temps à composer des problèmes d'échecs. [...] C'est un art magnifique, complexe et stérile.»* Il décrit le processus qu'il suit pour les composer : *«La tension de l'esprit est formidable ; on perd la conscience du temps»*. Il considère que *«l'originalité, l'invention, la concision, l'harmonie, la complexité, la splendide insincérité»* qu'on met en oeuvre sont semblables à celles dont on se sert pour n'importe quel autre art. Enfin, il présente un de ces problèmes.

15. "Jardins et parcs"

En s'adressant plus directement à sa femme, Véra, Nabokov raconte leur voyage vers les États-Unis. Puis il exprime son attachement pour un pays où il se dit parfaitement à l'aise, affirmant : *«J'aime ce monde nouveau, où j'ai appris à me sentir chez moi aussi facilement que j'ai cessé de barrer mes sept»*. Mais il rêve cependant d'un appartement insonorisé au dernier étage d'un gratte-ciel new-yorkais et d'une maison en Georgie.

Commentaire

Dans cette éblouissante autobiographie, qui couvre la période d'août 1903 à mai 1940, Nabokov se soucia peu d'une chronologie ordonnée ou de l'habituelle discipline narrative qui sont imposées par le temps et par l'espace. Comme il avait perdu tous ses biens et tous ses documents en 1917, certaines de ses indications allaient nécessiter des corrections. Mais il jouissait d'une grande mémoire, d'une capacité de se souvenir qui lui donna du réconfort durant son exil, et surtout une inspiration pour toute son oeuvre.

Il procéda plutôt à un montage kaléidoscopique de textes publiés à des époques différentes et qui purent l'être encore ensuite individuellement. Cependant, on peut constater que, dans ce recueil, les douze premiers chapitres sont consacrés à des souvenirs de la vie en Russie, les trois derniers, à des souvenirs de la vie hors de Russie.

Les textes de certains chapitres avaient déjà été publiés :

- celui du chapitre 5, "Mademoiselle O", sous la forme d'une nouvelle (voir "NABOKOV - ses nouvelles") ;
- celui du chapitre 7, "Colette", sous la forme d'une nouvelle (voir "NABOKOV - ses nouvelles") ;
- celui du chapitre 10, "Lever de rideau", sous la forme d'un article dans "The New Yorker".

Il ne dit rien de l'intimité de sa vie avec sa femme, Véra, et son fils, Dmitri. Il accorda peu d'attention à la peinture de personnes (bien qu'il ait donné de séduisants aperçus sur plusieurs d'entre elles qui auraient mérité plus d'attention). Mais il montra une extraordinaire habileté à rappeler des détails intimes, à recréer, avec subtilité et sensibilité, avec une tendre nostalgie, avec d'occasionnels élans d'une ironie presque majestueuse, des impressions visuelles et des atmosphères émouvantes.

Si le texte s'ouvre sur cette image qui offre une vision frappante de la brièveté du temps humain : «*Le berceau se balance au-dessus d'un abîme, et le sens commun nous dit que notre existence n'est qu'un bref éclat de lumière entre deux éternités d'obscurité*», la prose, quelquefois belle, est le plus souvent laborieusement recherchée. En effet, Nabokov se complut à user d'un grand nombre de mots formellement drapés sur un minimum de matière ; des mots qui demandent à tout lecteur intelligemment curieux de recourir à un dictionnaire non abrégé ; des mots qui sont, pour la plupart, des termes médicaux, anatomiques, zoologiques, botaniques, scientifiques, techniques. On sent le puissant effort qu'il fit pour produire des phrases baroques. Ce style est si exquisément maniéré que cela en devient presque un handicap plutôt qu'un avantage.

Son autobiographie est marquée aussi par l'intertextualité. Elle est tissée de références obliques ou explicites à des hypotextes, particulièrement des contes de fées ou des poèmes, qui instaurent un effet de distanciation, de défamiliarisation. Le lecteur a l'impression étrange mais gratifiante de lire plusieurs oeuvres, et d'expérimenter plusieurs temporalités à la fois.

Nabokov avait souhaité intituler son texte "*Speak, Mnemosyne*". Mais il en fut dissuadé par son éditeur qui craignait que les lecteurs ne veuillent pas acheter «un livre dont ils ne pourraient prononcer le nom». Aussi parut-il aux États-Unis, dans des magazines, dont "The New Yorker", un chapitre à la fois et non sans des variantes, sous le titre "*Conclusive evidence*" qu'on peut traduire par «Preuve irréfutable». L'ouvrage fut sur le champ considéré comme un chef-d'oeuvre.

Au Royaume-Uni, il parut sous le titre "*Speak, memory*".

Comme pour la quasi-totalité de ses œuvres, Nabokov dédia le livre à son épouse, Véra.

Trouvant insatisfaisant l'effort qu'il avait fait pour rendre en anglais son souvenir de réalités russes, pour expliquer en anglais des choses qui sont bien connues en Russie, il décida de réécrire le livre dans sa langue maternelle. En 1954, il réalisa donc une version en russe qu'il intitula "***Другие берега***" - "***Drugie berega***" ("*Autres rivages*"), reprenant donc le titre de son premier poème. Il put alors dire, toujours avec un brin de vanité : «*Reraconter en russe des souvenirs qui étaient russes au départ et qui avaient été racontés en anglais fut une tâche diabolique. Mais je fus partiellement consolé à l'idée qu'une telle métamorphose multiple, familière aux papillons, n'avait encore jamais été tentée par un être humain.*»

En 1966, une seconde édition enrichie parut, accompagnée de photographies. Nabokov y ajouta des informations sur son travail de lépidoptériste.

En 1999, une nouvelle édition comprit un chapitre 16 qui n'avait pas été publié auparavant, ayant été rejeté par l'éditeur. C'est comme une recension du livre sur lequel il disait avoir des sentiments nuancés.

En 2011, "Time magazine" classa le livre parmi les cent meilleurs ouvrages de non-fiction de tous les temps, indiquant que sa «façon impressionniste de procéder approfondit le sens des souvenirs revécus à travers une prose qui est riche, pleine, splendide.» On le plaça même parmi les quelques vraiment grandes autobiographies, le considérant spirituel, amusant, en même temps que sensé, profondément humain. En tenant compte que toute autobiographie est, par essence, un acte d'immodestie, on apprécia que le véritable sujet était ici le développement externe et interne de l'être, par une plongée dans ses abysses.

La publication de son autobiographie valut à Nabokov une première reconnaissance littéraire aux États-Unis.

Il parcourut le pays pendant les étés 1951, 1952 et 1953. Comme il avait un filet à papillons à la main, en juillet 1951, il captura une première femelle du "*Lycaeides argyrognomon sublivens*", dont il avait déjà étudié des spécimens mâles au Musée de zoologie comparative. C'était près de Telluride (Colorado), une petite ville minière qu'il allait évoquer à la fin du roman qu'il était en train de rédiger (qui allait être "*Lolita*").

En septembre 1951, Dmitri entra à Harvard où il étudia en Histoire et en littérature. Il allait ensuite être admis à l'École de droit, mais renoncer à cette carrière pour étudier le chant à la "Longy school of music", et commencer une carrière de chanteur d'opéras.

Son père publia :

Octobre 1951

"Lance"

Nouvelle

Lance est un astronaute qui, à la grande inquiétude de ses parents, est allé sur Mars.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

Au printemps de 1952, Nabokov fut invité à Harvard, pour donner des cours sur la littérature russe et sur le roman.

Il reçut une seconde bourse Guggenheim.

"Дар" parut en russe, à New York, publié par la "Chekhow publishing house".

À l'automne, il revint enseigner à Cornell.

Fut publié à Paris **"Stikhotvoreniia 1929–1951"** ("Poèmes 1929-1951"), un recueil de quinze poèmes.

En 1953, Nabokov quitta Cornell pour travailler à des traductions en anglais de Gogol et de Pouchkine.

Il publia, dans "The New Yorker", le premier chapitre d'un roman intitulé "*Pnin*".

Il publia aussi :

1953

"The Vane sisters"

Nouvelle

Alors que les deux soeurs Sybil et Cynthia Vane sont mortes, elles se seraient manifestées à travers l'acrostiche qui se lirait dans un texte qu'écrivait le narrateur.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses nouvelles](#)"

En 1953, alors qu'il était venu avec sa famille à Ashland (Oregon) pour y chercher des papillons, Nabokov composa deux poèmes : **"The ballad of Longwood Glen"** et **"Lines written in Oregon"**.

Le 1er octobre 1953, lui et sa famille revinrent à Ithaca.

Le 6 décembre, il termina la rédaction du roman qui, auparavant intitulé "*The kingdom by the sea*", était devenu "*Lolita*", lui avait demandé «*cinq années de doutes monstrueux et de labeurs diaboliques*», «*la passion du savant, la patience du poète et beaucoup de compassion*».

En 1954, il publia **"Другие берега" - "Drugie berega"** ("Autres rivages"), une version révisée de son autobiographie, "*Conclusive evidence*".

Il ne trouvait pas d'éditeur aux États-Unis pour "*Lolita*".

En 1955, fut acceptée par Maurice Girodias, propriétaire de la maison française "Olympia press", la publication de :

1955
"Lolita or The confession of a white widowed male"
"Lolita" (1959)

Roman de 357 pages

Aux États-Unis, dans les années cinquante, le professeur d'origine européenne et quinquagénaire Humbert Humbert écrit sa confession dans la prison où il attend d'être jugé. Il était tombé amoureux de Lolita, une gamine de douze ans qui lui avait rappelé une passion de son adolescence, mais allait se révéler perverse et cynique. Pour rester auprès d'elle, il avait épousé sa mère, dont la mort avait fait de lui le tuteur légal. Ils avaient alors entrepris deux grands périples en voiture à travers le pays. Mais, détournée de lui par un rival, elle avait fini par l'abandonner pour un autre qu'il avait tué.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir "NABOKOV - "Lolita""

"Lolita" provoqua un scandale, déchaîna les passions, mais obtint un immense succès. Cette publication fit de Nabokov un écrivain pleinement états-unien.

En 1956, il écrivit un texte intitulé "**On a book entitled "Lolita"**", qui allait figurer dans la première édition étatsunienne, en 1958, dans les éditions subséquentes, comme dans les traductions en français ("*À propos d'un livre intitulé "Lolita"*").

Cette année-là, il publia un recueil de quatorze de ses nouvelles écrites en russe, "**Vesna v Fial'te i drugie rasskazy**".

Il publia encore :

1957
"Pnin"
"Pnine"

Roman

Pnine est un Russe émigré, professeur de russe dans une université de Nouvelle-Angleterre où il étonne et amuse par son physique, par sa maladresse, par sa difficulté à parler anglais, tout en touchant par sa condition pathétique.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir "NABOKOV - ses autres romans"

"Pnin" fut sélectionné pour le "National book award" («prix national du livre»).

En 1958, Nabokov publia "**A hero of our time**", traduction, en collaboration avec Dmitri, du roman de Mikhaïl Lermontov, "*Un héros de notre temps*".

La même année, on publia "**Nabokov's dozen**", un recueil de treize nouvelles : "*Spring in Fialta*" - "*A forgotten poet*" - "*First love*" - "*Signs and symbols*" - "*The assistant producer*" - "*The aurelian*" - "*Cloud, castle, lake*" - "*Conversation piece, 1945*" - "*That in Aleppo once...*" - "*Time and ebb*" - "*Scenes from the life of a double monster*" - "*Mademoiselle O*" - "*Lance*". Elles avaient été auparavant publiées dans des magazines états-unien. Deux d'entre elles, "*First love*" (sous le titre "*Colette*") et "*Mademoiselle O*" avaient été incluses dans "*Conclusive evidence*". Neuf d'entre elles avaient constitué le recueil "*Nine stories*". Elles allaient réapparaître toutes dans le recueil "*The stories of Vladimir Nabokov*".

La même année encore, "*Lolita*" fut publiée aux États-Unis, y obtint un succès instantané.

Nabokov prit une année de congé de l'université Cornell.

Il prononça une conférence intitulée "*Russian writers, censors and readers*", où il décrivit le transfert quasi surnaturel que, selon lui, la littérature permet entre l'écrivain et le lecteur : «*C'est lui - le bon, l'excellent lecteur - qui a constamment sauvé l'artiste, l'empêchant d'être détruit par les empereurs, dictateurs, prêtres, puritains, philistins, moralistes, politiques, policiers, postiers et pédants. [...] L'admirable lecteur ne s'intéresse pas aux idées générales, il s'attache au particulier. Il aime le roman non parce que celui-ci l'aide à vivre avec le groupe (pour reprendre un cliché diabolique de l'école progressiste) ; il aime le roman parce qu'il savoure ce que l'auteur destinait à être savouré, qu'il rayonne intérieurement, fasciné par les images magiques du maître de l'imaginaire, de l'illusionniste, de l'artiste. En fait, de tous les personnages que crée un grand artiste, les meilleurs sont ses lecteurs.*»

Du fait du prodigieux succès de l'édition états-unienne de "*Lolita*", Nabokov put, à l'approche de la soixantaine, se donner les moyens d'une nouvelle vie. En 1959, il démissionna de l'université Cornell, abandonna l'enseignement, le spectacle quotidien, qu'il avait subi pendant onze ans, d'étudiants en train de mâcher du chewing-gum tout en l'écoutant distraitement ! Arrivé inconnu aux États-Unis, c'est, après les avoir soumis à une satire aiguë, que, une fois fois fortune faite, il les quitta en star hollywoodienne, bien heureux (en dépit de ses grandes déclarations d'amour !) de revenir chez lui, dans une Europe impatiente de l'acclamer. Du Ritz à Londres jusqu'au balcon du Grand Hôtel de Rome, il fut emporté dans un tourbillon de réceptions. Reporters et photographes le traquèrent jusqu'à Taormine, en Sicile, où il s'était retiré pour travailler au scénario de "*Lolita*" que Stanley Kubrick lui avait proposé d'écrire pour le film qu'il se préparait à tourner.

En effet, il put se consacrer exclusivement à l'écriture ; il allait ainsi rédiger plusieurs romans, traduire, avec l'aide de son fils, ses romans russes en anglais, et ses romans anglais en russe, prêter beaucoup d'attention aux traductions de ses œuvres, en particulier, comme le révéla sa correspondance, celles en suédois car nombreux étaient ceux qui pensaient que l'Académie suédoise lui attribuerait le prix Nobel de littérature. Il ne retourna pas en Russie, préférant garder le souvenir de «sa» Russie, celle de 1919, de cette jeunesse à jamais perdue qui marqua sa vie et son œuvre.

En 1959, fut publié un recueil intitulé "**Poems**" qui allait être incorporé dans "*Poems and problems*". Dmitri Nabokov donna la traduction en anglais de "*Priglasenie na kazn*", sous le titre "*Invitation to a beheading*". "*Lolita*" fut publiée en Angleterre.

À l'automne 1959, Nabokov se retira, avec Véra, dans la Suisse francophone, cette Suisse du lac Léman où étaient passés avant lui bien des écrivains russes.

En 1960, il continua à travailler sur le scénario de "*Lolita*".

il publia "**The song of Igor's campaign**", traduction en anglais de "*Слово о полку Игореве*", un poème épique anonyme écrit dans la vieille langue slavonne, qui raconte l'échec du raid tenté, au XIII^e siècle, par Igor Svyatoslavich contre les Polovtsiens de la région du Don.

En 1961, il écrivit un nouveau roman.

Cette année-là, Dmitri commença une carrière de chanteur d'opéra après avoir remporté la compétition internationale de Reggio Emilia, dans la classe des basses, en chantant le rôle de Colline dans "*La bohème*". Il se fit ensuite remarquer par ses performances au Gran Teatre del Liceu, à Barcelone, avec la soprano Montserrat Caballé et le ténor Giacomo Aragall.

Le 1^{er} octobre 1961, ses parents s'installèrent au Palace Hotel de Montreux : immense rotonde ouverte sur le lac, salons désuets aux dominantes rouge passé, enfilades de couloirs, kilomètres de corniche à la Marienbad. Dans leur appartement du sixième étage, où les draps étaient renouvelés chaque matin, on trouvait des pupitres sur lesquels étaient disposés dictionnaires et glossaires, et un lutrin où, chaque matin, Nabokov écrivait, debout, avant et après un petit déjeuner frugal ; à onze heures, il se rasait, prenait un bain, et déjeunait en compagnie de Véra, dont l'efficace collaboration le protégeait contre les indésirables, avec l'aide du standard qui, pendant que le pensionnaire méditait ou rêvait, répondait aux importuns : «Monsieur est à la chasse aux papillons». Mais il est vrai que, n'ayant jamais cessé sa carrière de lépidoptériste, cet homme de 68 ans pouvait, l'après-midi, lorsqu'il faisait beau, partir avec son filet, monter en télésiège dans un ciel sans nuages, et sautiller sur les collines vaudoises. Et ils allèrent, toujours pour la chasse aux papillons, dans les Alpes, en Corse ou en Sicile.

Il publia :

1962
"Pale fire"
"Feu pâle"

Roman

Dans un collège de Nouvelle-Angleterre, sur le poème, intitulé *"Pale fire"*, qu'a composé John Shade, son collègue, Charles Kinbote, écrit un vaste commentaire où il se met surtout en valeur, semblant se voir le roi de Zembla en exil poursuivi par un assassin qui tue plutôt le poète.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir "NABOKOV - ses autres romans"

En 1962 sortit *"Lolita"*, le film de Stanley Kubrick qui était l'adaptation du roman.
En mai 1963 parut *"The gift"*, traduction de *"Dar"* par Michael Scammell, révisée par Nabokov.
Il publia :

1963
"Notes on prosody"

Essai

Nabokov comparait les différences entre le vers iambique en russe et le vers iambique en anglais, soulignait l'effet sur le rythme de la relative longueur du mot dans les deux langues, proposait une méthode pour scander ces vers.

En avril 1964, Nabokov donna sa dernière lecture publique, à l'université Harvard.
Il publia :

Juin 1964
"Eugene Onegin"

Traduction en anglais et en quatre volumes du poème de Pouchkine, "Eugène Onéguine"

Pour Nabokov, *"Eugène Onéguine"* est « *le premier et fondamental roman russe* ».
Il commença à travailler à la traduction avec Edmund Wilson qui, cependant, se fatigua devant l'ampleur que son ami donna à son travail. En effet, non seulement il se livra à une traduction littérale (des iambes tétramétriques non rimés) de ce poème de deux cent quinze pages, mais il l'accompagna d'un énorme appareil de notes (comptant presque mille pages !) expliquant le contenu, le contexte, et l'impact, de deux appendices (incluant un exposé sur la prosodie russe), un index, et un fac-similé de la seconde édition, en 1837, qui est le texte final que Pouchkine vit sortir des presses.
Pour Nabokov, si les iambes de Pouchkine ont tenu une telle place dans la littérature russe, ils n'étaient pas, en fait, compris par les versificateurs russes. D'autre part, il considérait que les plus anciens iambes tétramétriques anglais sont confus et mal connus ; aussi indiqua-t-il : « *J'ai été forcé d'inventer ma propre simple petite terminologie, d'expliquer son application aux formes anglaises des vers, et de me laisser aller à donner un certain nombre de détails de classification plutôt copieux avant même de m'attaquer à l'objet limité de ces notes à ma traduction d'"Eugène Onéguine" de*

Pouchkine, un objet qui se réduit à peu de chose - en comparaison des obligatoires préliminaires - nommément à quelques petites choses que l'étudiant non russe de littérature russe doit connaître au sujet de la prosodie russe en général, et d'"Eugène Oneguine" en particulier.»

Si Robert Lowell y a vu un travail d'une «fascinante excentricité», Edmund Wilson trouva l'anglais guindé (on a pu dire que Nabokov traduit Pouchkine non pas en anglais, mais plutôt avec de l'anglais).

En septembre 1964, Michael Scammell publia sa traduction de *"Zashchita Luzhina"*, sous le titre *"The defense"*.

En 1965, la revue française, "L'arc", consacra à Nabokov un numéro spécial.

En automne fut publié *"The eye"*, la traduction, par Dmitri Nabokov, de *"Sogliadata"*.

En 1966, on publia *"The Waltz invention"*, traduction de la pièce *"Izobretenie val sa"*.

En 1967, on publia :

- *"Nabokov's quartet"*, un recueil de nouvelles qui contient : *"An affair of honor"* - *"Lik"* - *"The Vane sisters"* - *"The visit to the museum"* ;

- une version révisée de *"Speak, memory : an autobiography"* ;

- la traduction en russe, par Nabokov, de *"Lolita"*.

Cette année-là parut *"Nabokov, a life in art"*, une biographie d'Andrew Field qui mit fin à sa relation avec l'écrivain qui tenta d'obtenir de la part de la justice l'interdiction du livre, prétendant que le critique avait créé un personnage appelé Vladimir Nabokov, dans lequel il ne pouvait se reconnaître.

En 1968, on publia :

- en avril : *"King, queen, knave"*, la traduction, par Dmitri Nabokov, de *"Korol , dama, valet"*, qui avait été largement révisée par Nabokov ;

- en septembre : *"Nabokov's congeries"*, un recueil de textes qui contient : une introduction, une note bibliographique, une chronologie, un extrait de son autobiographie, onze nouvelles, sept essais, des extraits de romans, dix poèmes.

En mars 1969, Joseph Papp mit en scène, au " New York Shakespeare festival", l'adaptation par Russell McGrath de *"Invitation to a beheading"*.

À la fin du printemps de 1969, Nabokov publia un roman sur lequel il travaillait depuis des années, qui avait commencé à se matérialiser en 1959, alors qu'il caressait deux projets : *"The texture of time"* et *"Letters from Terra"* ; en 1965, il commença à voir un lien entre les deux idées, pour finalement les unifier dans un roman composé de février 1966 à octobre 1968 :

1969

"Ada or Ardor, a family chronicle"

"Ada ou l'ardeur, chronique familiale"

Roman

Ce sont les mémoires, écrits par le héros, Van Veen, qui, alors qu'il n'a pas loin de quatre-vingt-dix ans, raconte son amour, né dans l'enfance, pour celle, Ada, qui se révèle être sa soeur, amour qui n'a jamais cessé même s'ils furent longtemps séparés.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir "NABOKOV - ses autres romans"

En 1969 encore, Nabokov publia *"Poems and problems"*, un recueil de trente-neuf poèmes et de dix-huit problèmes d'échecs. Vingt-cinq poèmes avaient été écrits en russe et traduits en anglais par Nabokov lui-même ; quatorze avaient été directement composés en anglais. Au sujet des problèmes d'échecs, il indiqua dans son introduction : *«Finalement il y a les échecs. Je refuse de m'excuser pour leur inclusion. Les problèmes d'échecs exigent de la part du compositeur les qualités mêmes qui*

caractérisent tout art digne de ce nom : originalité, inventivité, concision, harmonie, complexité, ainsi qu'une splendide absence de sincérité. La composition de ces énigmes d'ivoire et d'ébène est un don comparativement rare ainsi qu'une occupation extraordinairement stérile ; mais alors tout art est inutile et l'est divinement, si on le compare à bon nombre d'entreprises humaines plus populaires. Les problèmes sont la poésie des échecs...» La version française, "Poèmes et problèmes", publiée en 1999, donna les versions originales des poèmes en russe et en anglais avec leur traduction en français.

En septembre 1970 fut publiée la traduction en anglais, par Michael Glenny et Nabokov, du roman "Mashen'ka", sous le titre : "Mary".

Le 16 février 1971 fut représentée, à Philadelphie, une comédie musicale de John Barry et Alan Jay Lerner, basée sur "Lolita" et intitulée "Lolita, my love" ; les critiques ayant été très mauvaises, le spectacle fut remanié, joué de nouveau à Boston, le 15 mars, avant de disparaître.

Cette année-là, on publia :

- "The portable Nabokov", réimpression de "Nabokov's congeries".

- "Glory", la traduction en anglais, par Nabokov, de son roman "Podvig".

Il publia encore :

Octobre 1972

"Transparent things"

"La transparence des choses"

Roman

Revenant dans une station suisse, Hugh Person se rappelle les différentes expériences qu'il y a faites.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir "NABOKOV - ses autres romans"

En avril 1973 parut un recueil de treize nouvelles, "A Russian beauty and others short stories" qui contient : "A Russian beauty" - "The Leonardo" - "Torpid smoke" - "Breaking the news" - "Lips to lips" - "The visit to the museum" - "An affair of honor" - "Terra incognita" - "A dashing fellow" - "Ultima Thule" - "Solus rex" - "The potato elf" - "The circle". Elles avaient été toutes écrites en russe entre 1923 et 1940, avaient paru individuellement dans la presse des émigrés russes, avaient, plus tard, été traduites en anglais par Nabokov et son fils, sauf la première qui avait été traduite par Simon Karlinsky. Nabokov publia :

Novembre 1973

"Strong opinions"

"Intransigeances" ou "Partis pris"

Recueil d'entretiens, de critiques, d'essais, de lettres à des éditeurs

Nabokov se présenta comme un écrivain étatsunien «qui, autrefois, a été un écrivain russe» ; ou bien encore comme «un auteur américain, né en Russie et formé en Angleterre où [il a] étudié la littérature française avant de passer quinze ans en Allemagne».

Manifestant sa haine du communisme, il exprima son refus de revenir dans son pays natal, la Russie devenue depuis l'U.R.S.S. : «Il n'y a là rien à voir. Les nouveaux immeubles et les vieilles églises ne m'intéressent pas. Là-bas, les hôtels sont effroyables. Je déteste le théâtre soviétique. N'importe quel palais italien est plus beau que les demeures repeintes des tsars. Les isbas dans l'intérieur interdit sont aussi lugubrement pauvres que toujours, et le misérable paysan fouette le cheval de sa

misérable charrette avec le même misérable entrain. Et mon paysage nordique privilégié, comme les lieux que je fréquentais dans mon enfance, eh bien ! je ne voudrais pas gâcher leurs images qui sont préservées dans mon esprit.»

Il claironna : *«Je pense comme un génie, j'écris comme un auteur distingué et je parle comme un enfant.»* - *«Je suis immunisé contre toute opinion»,* non sans évoquer, avec cynisme ou aveuglement, *«l'aide sincère et désintéressée que les États-Unis apportent aux nations en détresse.»*

Il rejeta la psychanalyse : *«Le freudisme et tout ce qu'il a contaminé par ses implications et ses méthodes grotesques me semble être une des supercheries les plus ignobles auxquelles les hommes se soumettent ou soumettent leurs semblables. Je le rejette absolument, avec d'autres procédés médiévaux adorés encore par les sots, les esprits moutonniers ou les grands malades.»* - *«Laissons les crédules et les vulgaires continuer à croire que toutes les infortunes mentales peuvent être guéries par une application quotidienne de vieux mythes grecs sur les parties intimes de leur individu.»*

Il railla le discours social, *«les monographies savantes sur des groupes minoritaires», «le genre entretien à la française qui commence par : Jeanne Dupont, qui êtes-vous?», «le racket du symbolisme dans les écoles», etc..* Il affirma : *«Plus le problème est grand, moins il m'intéresse. Certaines de mes plus grandes préoccupations sont des taches de couleur microscopiques.»*

Il indiqua qu'il aime *«l'écriture et la chasse aux papillons»,* qu'il déteste *«la stupidité, l'oppression, le crime, la cruauté et la musique douce».*

Il se définit comme *«un monsieur fort doux qui a horreur de la cruauté».*

Il émit toute une série de maximes :

- *«La mémoire et l'imagination sont toutes les deux une négation du temps.»*

- *«Le présent n'est que la crête du passé et l'avenir n'existe pas.»*

- *«Dieu doit sa popularité à la panique des athées.»*

Il revint sur sa vie d'écrivain russe, sur son travail de professeur états-unien, sur la genèse de "Lolita" et sur sa publication, qualifiant les titres publiés par son premier éditeur, le Français Maurice Girodias de *«nouvelles obscènes pour lesquelles il embauchait des plumitifs afin qu'ils les confectionnassent avec son assistance»,* et posant la question : *«Aurais-je accepté joyeusement de le laisser publier "Lolita" si j'avais connu en mai 1955 la nature exacte de la souple épine dorsale de sa production. Voilà une question douloureuse à laquelle j'ai longuement réfléchi. Hélas, j'aurais probablement accepté, moins joyeusement sans doute.»*

Surtout, il donna son avis sur la création, l'art, la littérature :

- Il indiqua :

- *«Il n'y a pas de science sans imagination comme il n'y a pas d'art sans faits.»*

- *«Comment apprenons-nous à imaginer et à exprimer les choses? C'est une énigme dont il est impossible de poser les prémisses et d'imaginer la solution.»*

- *«L'imagination sans la connaissance ne conduit pas plus loin que l'arrière-cour de l'art primitif, le gribouillis de l'enfant sur le mur ou le message du débile sur la place du marché. L'art n'est jamais simple.»*

- *«Tout ce que l'esprit perçoit, il le fait avec l'aide de l'imagination créatrice, cette goutte d'eau sur la lame de verre qui donne netteté et relief à l'organisme observé.»*

- *«Retenir est un art, le choix, la fusion, la recombinaison d'événements réels est un art.»*

- *«Seules les nullités ambitieuses ou les médiocrités joviales exhibent leurs brouillons. C'est un peu comme si l'on distribue des échantillons de ses propres glaires.»*

- *«Dans une oeuvre d'art il y a une sorte de fusion entre deux choses : la précision de la poésie et la fièvre de la science pure.»*

- *«Quand il atteint des sommets, l'art est fantastiquement trompeur et complexe.»*

- *«Une oeuvre d'art n'a aucune importance pour la société. Elle n'intéresse que l'individu, et seul le lecteur individuel m'importe. Je n'ai rien à faire du groupe, de la collectivité, des masses, etc...Bien que je n'aime pas le slogan "l'art pour l'art" - parce que malheureusement ceux qui l'ont lancé comme Oscar Wilde et d'autres poètes précieux étaient en réalité moralistes et didacticiens jusqu'à la racine des cheveux -, il est tout à fait évident que ce qui met une oeuvre de fiction à l'abri des larves et de la rouille, ce n'est pas son importance sociale mais seulement son art.»*

- «Il faut à mon avis écrire pour plaire à un seul lecteur : soi-même. [...] J'écris pour un moi-même multiplié à l'infini, un phénomène assez courant à l'horizon miroitant du désert.»

- «Je n'ai jamais réussi à expliquer d'une façon satisfaisante à certains étudiants de ma classe de littérature les principes de la bonne lecture qui veulent qu'on lise le livre d'un artiste non pas avec son coeur (le coeur est un lecteur particulièrement stupide), non pas avec son cerveau seul, mais avec son cerveau et sa moelle épinière.»

- «Seule la myopie peut excuser les généralisations floues de l'ignorance. Dans l'art supérieur, comme dans la science pure, c'est le détail qui compte.»

- Il déclara aimer, dans ses fictions, «composer des énigmes» et «leur chercher d'élégantes solutions, qui, une fois trouvées, transcendent toutes les considérations superficielles».

- Il fuyait les idées générales, s'élevait contre les écoles, les groupes, les doctrines, les courants littéraires, les classifications (qu'il réservait aux lépidoptères). Il refusait toute autre voie que solitaire, ne reconnaissait que l'école du talent, pensait que l'identité de l'écrivain doit apparaître grâce à un dessin particulier ou à une coloration unique.

- Cent fois éreinté mais nullement touché par la critique hostile, il riposta contre «les philistins» et autres «criticastes» (expression ciselée par Swinburne qu'il reprit à son compte), qui, «sans faire aucun tort à leur victime, se détruisent les uns les autres par leurs numéros grotesques». Qu'un «criticule», comme il aime encore à appeler ses contradicteurs, vienne à l'accuser de «se répéter à l'extrême», et il acquiesce en répliquant que «les auteurs qui se dispersent paraissent variés simplement parce qu'ils imitent beaucoup d'autres écrivains passés ou présents». Qu'un «pompeux imbécile» trouve à redire à ses scrupuleuses traductions littérales «servilement fidèles» d'écrivains russes, et, aussitôt, il se faisait fort de pointer l'ignorance «risible» de la langue et de la littérature russes.

- À son aune, peu d'oeuvres accèdent au rang de chefs-d'oeuvre. Il fit l'éloge de :

- "Ulysse" de Joyce : «Sans aucun doute, une oeuvre d'art divine qui continuera à vivre malgré les nullités savantes qui tentent d'en faire un ramassis de symboles ou de mythes grecs».

- "La métamorphose" de Kafka.

- "Pétersbourg" de Bielyï.

- la première moitié du «conte de fées» qu'est "À la recherche du temps perdu" de Proust.

- Borges : «Avec quelle liberté et avec quel sentiment de reconnaissance on respire dans ses merveilleux labyrinthes».

- Il se livra à des exécutions sommaires d'écrivains encensés qui, pour lui, sont de «faux grands écrivains», «faibles», «de second ordre» :

- Balzac.

- Dostoïevski, qui est «un auteur de mélodrames au mysticisme de carton-pâte». et surfait.

- Conrad, qui a un «style boutique de souvenirs» ; il se moqua des «bateaux en bouteilles et des colliers de coquillages de ses clichés romantiques».

- Thomas Mann.

- Lorca.

- Katzantzakis.

- D.H. Lawrence.

- Hemingway, qu'il lut «pour la première fois au début des années quarante, quelque chose au sujet de "bells, balls and bulls" [«cloches», allusion à "For whom the bell tolls", «couilles», allusion à "The sun also rises", «taureaux», allusion à "Death in the afternoon"] et [il] détés[ça] ça.» - Pour lui, «C'est un écrivain pour petits garçons.»

- Céline.

- Sartre, en qui il ne voyait qu'un journaliste, dont il prétendait avoir anticipé les idées existentialistes (en particulier dans sa nouvelle intitulée "Terreur"), alors qu'il avait fait une critique plutôt négative de "La nausée" quand le roman parut aux États-Unis, en 1949, sous le titre : "The diary of Antoine Roquentin", et qu'il fut alors lui-même violemment attaqué.

- Camus,

- Pasternak, dont il pensait que «*"Docteur Jivago" est une chose lamentable, maladroite, banale et mélodramatique, avec des situations classiques, des avocats voluptueux, des filles incroyables, des voleurs romantiques et des coïncidences convenues*».
- Robbe-Grillet dont l'oeuvre est «*tout simplement l'objet d'un plagiat grotesque*».
- Thomas Wolfe.
- L'actuel roman états-unien qui n'était que «*documentaire*» et manquait d'art.

Commentaire

Comme ses dons d'orateur étaient à son avis médiocres, Nabokov acceptait les interviews des journalistes à condition qu'ils se soumettent à ces «*conditions absolues*» : «*Les questions de l'interrogateur doivent m'être envoyées par écrit. En préparant les entretiens, invariablement, j'écris mes réponses (en ajoutant parfois des questions supplémentaires). Elles doivent être considérées comme un texte inédit et être imprimées textuellement et intégralement. J'en conserve d'ailleurs la propriété littéraire [...] Il se peut que je fasse des observations improvisées ou des plaisanteries durant mon entretien, mais elles ne doivent être publiées qu'avec mon accord.*» Le système était donc verrouillé ; rien ne pouvait filtrer. Lorsqu'une question déjouait le bel ordre, il lui était toujours possible de lui opposer une fin de non-recevoir, en soulignant même, narquois, l'esquive : «*J'ai accumulé ici suffisamment d'aphorismes pour faire croire que votre question à propos d'"Ada" a reçu une réponse.*» Travaillées avec ce sel d'impertinence qui est sa marque, ses réponses étaient donc bien intéressantes ; au début du recueil en tout cas, parce qu'à mesure que les entretiens se succèdent et tournent en rond, les questions étant souvent les mêmes, un sentiment de répétition naît et croît, jusqu'à l'exaspération.

Il indiqua : «*De la quarantaine d'entretiens, dans plusieurs langues, qui figurent dans mes archives, j'en ai reproduit ici quelques-uns, américains ou britanniques.*»

Cet ouvrage brillant est drôle, jubilatoire tant il «résonne» de la voix de Nabokov, et il est souvent pertinent. Il donne une magistrale leçon de littérature. Il se révèle un habile et pénétrant satiriste, un polémiste redoutable et sarcastique, volontiers iconoclaste ; avec son verbe précis et incisif, sa morgue mordante et réjouissante, il lance des piques dans tous les sens, procure de purs moments de plaisir. Mais il put aussi se montrer lyrique dans l'expression de ses goûts.

Le lecteur découvre les secrets du processus de la composition littéraire, pénètre les arcanes de la création d'un écrivain par ailleurs partisan de la tour d'ivoire.

En 1973, Nabokov reçut la "National medal for literature".

En 1974, il publia "***Lolita : a screenplay***" («Lolita : un scénario») afin de protester contre le réalisateur de l'adaptation du roman au cinéma, Stanley Kubrick, car, s'il fit figurer son nom au générique du film, il ne respecta pas du tout le scénario qu'il avait écrit.

Alors que, mécontent de la biographie publiée par Andrew Field, il avait envisagé de donner une suite à sa biographie, qu'il aurait intitulée "*Speak on, memory*" ou "*Speak, America*", il écrivit plutôt une autobiographie fictive :

Août 1974

"Look at the Harlequins !"

"Regarde, regarde les arlequins !"

Roman

Vadim Vadimovitch raconte sa vie d'écrivain né en Russie avant la révolution et émigré aux États-Unis, présente ses oeuvres et, surtout, ses quatre femmes, son attirance pour la toute jeune Bel.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir "NABOKOV - ses autres romans"

En décembre 1974, en vue d'un prochain roman dont il abrégait le titre en "TOOL" (ce qui pourrait être l'acronyme de «The opposite of Laura»), Nabokov, commença à prendre des notes, sur des cartes bristol numérotées.

En janvier 1975 parut un second recueil de ses nouvelles de jeunesse, *"Tyrants destroyed and other stories"*.

La même année sortit *"Ada ou l'ardeur, chronique familiale"*, traduction en français du roman de 1969. À cette occasion, Nabokov participa, en mai, à une spéciale de l'émission de la télévision française, "Apostrophes", animée par Bernard Pivot. Étant un homme pour qui l'improvisation n'avait jamais réussi, qui était réticent aux interviews, il avait exigé de recevoir les questions avant l'enregistrement. Il donna ses réponses en français, en simulant l'improvisation et la décontraction quand, en réalité, il était en train de suivre scrupuleusement ses notes préparées à l'avance. Il parla sur un ton qui semblait indiquer qu'il venait recevoir une consécration dont il pensait qu'elle aurait dû lui être accordée depuis bien longtemps. Se tenant retranché derrière une barrière de livres et une théière qui semblait contenir un breuvage moins sage qu'il n'y paraissait, il laissa l'impression de vouloir protéger son image de grand écrivain. Il évoqua sa vie, la Russie, son goût pour les langues, ses origines cosmopolites, ses vacances d'été en France, et sa carrière d'écrivain. Il déclara en particulier : *«Je conçois très bien une autre vie, dans laquelle je ne serais pas romancier, locataire heureux d'une tour de Babel en ivoire, mais quelqu'un de tout aussi heureux, d'une autre manière : un obscur entomologiste qui passe l'été à chasser les papillons dans des contrées fabuleuses, et qui passe l'hiver à classifier ses découvertes dans un laboratoire.»*

En mars 1976 parut un recueil de treize nouvelles qui avaient toutes été écrites en russe, entre 1924 et 1935, avaient été publiées individuellement dans la presse des émigrés russes, avaient été traduites plus tard par Nabokov et son fils. Il était intitulé **"Details of a sunset and other stories"** et contenait : *"Details of a sunset" - "A bad day" - "Orache" - "The return of Chorb" - "The passenger" - "A letter that never reached Russia" - "A guide to Berlin" - "The doorbell" - "The thunderstorm" - "The reunion" - "A slice of life" - "Christmas" - "A busy man"*.

À la suite d'une chute, Nabokov subit une commotion cérébrale, et fut hospitalisé dix jours.

En juin, atteint d'une fièvre dont les médecins furent incapables d'établir le diagnostic, il dut entrer dans la clinique Montchoisi de Lausanne, et y resta jusqu'en septembre.

En octobre, il écrivit à la "New York times book review" : *«J'ai lu le manuscrit pas tout à fait achevé du roman que j'avais commencé à écrire et à retravailler avant ma maladie, et qui fut achevé dans mon esprit.»*

Souffrant alors d'une sévère congestion des bronches, il fut réhospitalisé à Lausanne, de mars à mai 1977. Il retourna à l'hôpital en juin.

Après avoir, un temps, poursuivi jusqu'à l'hôpital son travail sur le manuscrit inachevé de ce qu'il appelait désormais *"Laura"*, il demanda qu'il soit brûlé.

Le 2 juillet 1977, à l'âge de 78 ans, entouré de sa famille, et après, selon Dmitri, «trois gémissements de plus en plus rauques», il mourut à Montreux.

Ses restes furent incinérés, et, le 7 juillet, ses cendres furent déposées dans le cimetière de Clarens.

Il était au sommet de sa gloire, et Italo Calvino porta alors sur lui ce jugement : *«Un autre grand cynique a disparu cet été, un autre observateur impitoyable du genre humain comme spectacle comique et déplaisant, un autre manipulateur de l'élasticité de la langue (de l'anglais comme la plus élastique des langues) pour rendre les grimaces et les faux-pas de l'existence.»*

Il y eut, après sa mort, divers publications et hommages :

En 1979, on publia *"Nabokov-Wilson letters"*, une abondante correspondance dont, en 2001, fut donnée une édition révisée et augmentée intitulée *"Dear Bunny, Dear Volodya"*.

En 1979, on publia "*Stikhi*", un recueil de deux cent trente-deux poèmes en russe.

En 1982, Edward Albee donna une adaptation théâtrale de "*Lolita*" qui fut d'emblée mal accueillie, étant considérée comme plus mauvaise encore que la comédie musicale.

En 1984, on publia "*The man from the USSR and other plays*", un recueil de quatre pièces : "*The pole*" - "*The man from the USSR*" - "*The event*" - "*The grand-dad*" qui avaient été traduites du russe par Dmitri Nabokov.

En 1984, on publia "*Переписка с Сесмой*" - "*Perepiska s sestroi*" ("*Correspondence with the sister*"), la correspondance qu'eut Nabokov avec Elena, sa soeur favorite. On y trouve aussi quelques lettres à son frère, Kirill. Ce fut une importante source pour l'établissement de sa biographie.

En 1985, on publia "*Partis pris*", un recueil d'interviews données, entre 1962 et 1972, par Nabokov qui, en fait, alléguant : «*Je pense comme un génie, j'écris comme un auteur distingué, et je parle comme un enfant*», considérant que ses dons d'orateur étaient médiocres, exigeait que les questions lui soient fournies à l'avance, et rédigeait ses interventions, qui devaient être reproduites textuellement. À la télévision, devant la caméra allumée, il lisait ses fiches, qui étaient dissimulées derrière des piles de livres. Cependant, ses réponses, travaillées avec ce sel d'impertinence qui est sa marque, sont bien intéressantes, au début du recueil toutefois, parce qu'à mesure que les entretiens se succèdent, un sentiment de répétition naît et croît. C'est que les questions furent souvent les mêmes («*Êtes-vous un auteur américain, russe, anglais ou suisse?*» - «*Quelle est la place de "Lolita" dans votre oeuvre?*» - «*Vos cours à Cornell?*» - «*Votre carrière de lépidoptériste?*»). Il y eut aussi de sa faute car il fuit les idées générales, refusa toute autre voie que solitaire, prôna l'importance de l'art, de l'artifice et du détail. Cependant, on trouve des passages où son talent de polémiste le fit entrer dans l'arène : ses attaques contre Freud, le communisme, les critiques littéraires, Dostoïevski sont des purs moments de plaisir.

En 1987, on publia "*Carrousel*", un recueil des trois textes qui avaient été écrits par Nabokov en 1923 pour le cabaret russe "Karussel", et qui avaient été longtemps été oubliés.

En 1988, Geoffrey Green publia "*Freud and Nabokov*", ouvrage où il démontrait que, si l'écrivain avait proclamé son rejet de la psychanalyse, il la connaissait en fait très bien et l'utilisait.

En 1989, on publia "*Selected letters*".

En 1990, on publia "*La Vénitienne et autres nouvelles*", un recueil de nouvelles disparate et inégal car il contient :

- des textes traduits du russe : "*Le lutin*" - "*Un coup d'aile*" - "*Bruits*" - "*Ici on parle russe*" - "*Les dieux*" - "*La vengeance*" - "*Bonté*" - "*Le port*" - "*La bagarre*" - "*La Vénitienne*" - "*Le dragon*" - "*Le rasoir*" - "*Un conte de Noël*" - "*Pluie de Pâques*";

- des textes traduits de l'anglais : "*Le rire et les rêves*" - "*Bois laqué*".

En 1990, le biographe de Nabokov, William Boyd, fit paraître "*Vladimir Nabokov : The Russian years*", et, en 1991, "*Vladimir Nabokov : The American years*".

Depuis les années 1990, la critique russe s'employa à relever dans l'oeuvre de Nabokov toutes les traces russes, et mit l'accent sur la blessure de l'exil, la plainte liée à la langue coupée.

En 1995 fut publié "*The collected stories of Vladimir Nabokov*" ("*Les nouvelles complètes de Vladimir Nabokov*"), un recueil de soixante-cinq nouvelles qui avaient été retenues par Nabokov, qui les avait tirées de toute sa carrière.

En 1999, pour célébrer le centième anniversaire de la naissance de Nabokov :
- fut placée dans les jardins du "Montreux Palace" une sculpture d'Alexander et Philipp Rukavishnikov le représentant assis sur une chaise ;
- fut donnée, à New York, Paris, Mayence et Ithaca. une lecture dramatique intitulée "*Dear Bunny, Dear Volodya*", qui était une adaptation, par Terry Quinn, de la correspondance entre Wilson et Nabokov, où son fils, Dmitri, joua son rôle.

En 2000 fut publié "*Nabokov's butterflies*", un recueil de texte sur les papillons.

En 2004, Maurice Couturier publia "*Nabokov ou la cruauté du désir*" où il se livra à une lecture «lacanienne» de ses romans les plus connus.

Le 6 décembre 2005 fut publiée, dans le "New Yorker", la nouvelle "*слово*", qui datait du début de 1923, et avait été traduite en anglais par Dmitri Nabokov, sous le titre "*The word*".

Les 9 et 16 juin 2008 fut publiée, dans "The New Yorker", la nouvelle "*Natasha*", qui datait de 1921, et avait été traduite en anglais par Dmitri Nabokov.

En 2008 fut publié "*Verses and versions*", un recueil de textes qui sont :
- plusieurs poèmes écrits en russe (en particulier de Pouchkine, Tyoutchev et Lermontov) accompagnés de leurs traductions en anglais par Nabokov ;
- un essai de lui, à la fois amusant et informatif, sur l'art, les dangers et les plaisirs de la traduction.
On y retrouva des éléments qui avaient déjà figuré dans "*Three Russian poets*" (1945) et dans "*Pushkin, Lermontov, Tyutchev*" (1947) ainsi que des éléments qui n'avaient pas encore été publiés.

Le 16 novembre 2009, après trente ans d'hésitations, fut publié "*The original of Laura : dying is fun*" ("*L'original de Laura : c'est plutôt drôle de mourir*"), des notes que Nabokov avait réunies en vue de la composition d'un roman :

La jeune Flora, qui est mariée à un homme âgé, collectionne les amants dont l'un d'eux la prend pour modèle de l'héroïne d'un roman, qui est appelée Laura.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "[NABOKOV - ses autres romans](#)"

En 2010 fut publié un volume de la collection "Quarto" de 868 pages réunissant les traductions en français de soixante-quatre nouvelles placées dans leur ordre chronologique.

En 2014 fut publié "**Letters to Vera**", correspondance qui , commencée en 1921, se continua tout au long de l'union de Nabokov avec sa femme.

En mars 2015 fut publiée la nouvelle "**The man stopped**" :

Un Russe, qui a été expulsé de sa maison au temps de la révolution, est entré clandestinement en U.R.S.S. pour la revoir, mais doit renoncer à son projet, tant il est harcelé par les habitants des villages qu'il traverse.

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir "NABOKOV - ses nouvelles".

SYNTHÈSE

Vladimir Nabokov fut avant tout un aristocrate insolent, flegmatique, à la moue légendaire, qui se plaisait à affirmer frontalement ses goûts et ses préventions. Son ennemi était le bourgeois ou, selon sa propre terminologie, le «*philistin*», «*l'homme des lieux communs, des généralités, des stéréotypes de pensée et d'un langage où ne prédominent pas seulement les slogans politiques ou publicitaires, mais ce bas idiome communicationnel de tout un chacun*». Mais il fut aussi un misogynne déclaré, les femmes étant, pour lui, parfois des objets d'amour idéalisés, mais la plupart du temps des idiots vulgaires, des épouses infidèles, sinon des tortionnaires des hommes.

On peut voir en lui un véritable arlequin tant il accumula les talents : la maîtrise des échecs, la connaissance des papillons (ses collections sont, pour l'essentiel, conservées dans les musées des universités Cornell et Harvard et au musée cantonal de zoologie de Lausanne), la pratique de plusieurs langues, le goût de l'érudition, le brio pédagogique, et, par dessus tout, le génie littéraire dont il était certain, n'ayant pas échappé au péché du narcissisme, se voulant constamment l'exception contre la règle, ce qui fut la clé de sa sensibilité, de sa pensée, de son style, son unique credo.

Il nourrit sa création de son immense culture et des expériences vécues puisque, comme Gilles Barbedette l'a constaté : «*Très tôt, il déplaça sa tour d'ivoire sur l'échiquier dangereux de l'Histoire*». Ce furent :

- Son enfance en Russie, pays dont il fut chassé, à l'âge de vingt ans, par la révolution, mais que, gardant des souvenirs inconsolables, il a transfiguré par la mémoire, magnifié et rendu mythique ; auquel il ne cessa de rendre hommage, restant constamment convaincu que le bonheur appartient toujours au passé, ne cessant de sentir la douleur aiguë et irréparable d'un exil intérieur, d'une nostalgie qui lui dicta ses meilleures pages.

- Son parcours d'émigré en Angleterre, en Allemagne, en France, aux États-Unis et en Suisse, où il se comporta en véritable caméléon car il fut chaque fois capable de s'adapter à la société (sans toutefois s'y sentir jamais tout à fait à l'aise), d'assimiler diverses traditions avec une aisance peu commune. Son exemple signale l'importance, dans la littérature, de l'exil, qui prouve que la dimension intérieure est la seule vérité. Pourtant, si on trouve dans son œuvre la figure de l'écrivain «*déraciné*» ou «*déplacé*», considérant qu'un écrivain déplacé n'est pas nécessairement terrassé, il refusa d'inscrire sa pratique d'écriture dans le contexte de l'émigration russe, affirmant que les écrivains de l'exil doivent «*ne s'occuper que de leur propre affaire dénuée de sens, innocente, enivrante, et ne justifier*

qu'en passant ce qui en réalité n'a même pas besoin de justification : l'étrangeté d'une telle existence, la gêne, la solitude [...] et une certaine gaïté intérieure tranquille.»

- Son extraordinaire passage du russe à l'anglais. Il rêvait ses oeuvres en russe et les écrivait en anglais, d'où un léger décalage qui confina au brouillage. En effet, si son lexique anglais était riche, sa syntaxe était imparfaite, et il a, en quelque sorte, créé un fascinant langage intermédiaire entre le russe et l'anglais, comme il le reconnut en conclusion de sa postface à *"Lolita"*. Il n'empêche qu'il fut, avec Conrad et Beckett, l'un des trois grands écrivains qui donnèrent des chefs-d'oeuvres dès qu'ils eurent abandonné leur langue maternelle ; qu'il est devenu le plus grand romancier états-unien de l'après-guerre ; qu'il joua un rôle d'intermédiaire entre deux mondes littéraires car il les imbriqua l'un à l'autre, transposa ses possessions culturelles d'une langue à une autre en faisant tourner une partie importante de sa vie d'écrivain autour de la traduction. Son oeuvre s'est nourrie de cette double tension linguistique et psychique.

C'est bien parce que sa vie avait été brouillée (il a pu affirmer : *«Je suis un Russe tricolore, un Américain qui fut élevé en Angleterre, un Saint-Pétersbourgeois qui a un grasseyement parisien en russe, mais n'en a pas en français, où je roule plutôt mes "r" à la façon russe.»*) que, quoi qu'il approchât (les lépidoptères, le jeu d'échecs, l'expression littéraire, les langues étrangères), il le fit avec un brio censé racheter les traumatismes et les carences causés par l'exil. Mais c'est dans le domaine de la fiction, où ses atmosphères réverbèrent un mal-être identitaire (traduit par la dépersonnalisation, le décalage, l'aliénation, la trahison, etc.), où il cacha les vraies intrigues derrière des intrigues apparentes, où il s'est plu à brouiller sans cesse les cartes, qu'il compta résoudre l'absurdité du réel.

Écrivain protégé, il fut l'auteur d'une oeuvre aux multiples facettes : des poèmes, huit pièces de théâtre, des traductions, des critiques, des autobiographies, surtout de nombreuses nouvelles, et sept romans.

Ses goûts esthétiques allant vers Lewis Carroll, Proust, Joyce, Kafka, Borges, Robbe-Grillet et Queneau, il se distingua par le souci de la subversion des formes habituelles du langage et de la narration. Il était fondamentalement opposé au réalisme dont il disait qu'il *«n'existe pas»*, prétendant, dans la postface de *"Lolita"*, que *«c'est là un de ces mots qui n'ont de sens qu'entre guillemets»*, prenant, pour appuyer sa contestation, l'exemple de *"Madame Bovary"* (*«On croyait que c'était un roman réaliste. Mais voyez ce jeune mari qui s'endort à côté de cette belle jeune femme et qui n'entend pas l'amant qui jette des cailloux à la fenêtre ! Mais qu'est-ce qu'il fait dans ce lit conjugal ? Et madame Bovary, à cinq heures du matin (cela semblait très tôt pour Flaubert) qui passe et se faufile le long des murs, et personne ne la voit. alors que tout le monde est dehors, que tout le monde la verrait ! Et monsieur Homais, qui ne sait rien, monsieur Homais qui est, pour ainsi dire, l'écho de tout le village. Voyons, ce n'est pas du réalisme, ça. C'est du pur romantisme.»*), considérant que les notions de «vie» et de «réalité» n'ont aucun sens, que la vraie vie est celle qui coule dans l'immortalité futile et insaisissable de l'art. Il proclamait que l'écrivain doit être un illusionniste qui révisé la réalité à son propre usage et, secondairement, à celui du lecteur ; un prestidigitateur qui fait surgir des «antimondes» bien supérieurs aux univers qui bornent notre existence de souffrances inutiles, qui s'emploie à rendre l'ordinaire extraordinaire ; un enchanteur, un mage, qui, en premier lieu, doit *«écrire pour plaire à un seul lecteur : soi-même»*, lui procurer un plaisir à la fois esthétique et intellectuel, ludique et érotique.

Lui, qui avait la sensation d'être un visiteur dans un monde étrange, toute sa vie, défendit l'opinion que l'oeuvre de l'écrivain doit avant tout être un filtre d'enchantement du quotidien, qui permette de passer constamment du réel à l'irréel, d'un plan de l'irréalité à un autre ; qui donne le sentiment d'une nouvelle réalité, une réalité indépendante du monde extérieur dont, cependant, elle se nourrit mais qu'elle dépasse par l'imagination. À partir du matériau qui était là (une sensation, une situation), il suscitait une réalité littéraire qui existait alors sur plusieurs niveaux de narration et de vérité. On est toujours sur le fil du réalisme et du réalisme magique, et on passe subrepticement de l'autre côté du miroir, parfois en s'en apercevant à peine.

Dans le parti pris antiréaliste de son entreprise, il suggéra que l'art incarne la possibilité d'un autre type d'existence. Il réclama que la littérature fournisse des fantaisies, des fêtes de l'imagination, se voue à la magie des apparitions romanesques. Il ne croyait qu'aux supercheries et aux pieds de nez adressés à la fatalité.

Cette invention impliquait que l'art, qui *«tout entier est illusion, comme d'ailleurs la nature»* qui est *«une excellente tricheuse»*, soit conçu comme une stratégie, une construction, un jeu, non un reflet ou un témoignage. Il souligna d'ailleurs la ressemblance entre la composition du problème d'échecs et celle de l'œuvre d'art : l'une et l'autre impliquent des *«stratagèmes tels que des embuscades, abandons de garde, clouage, déclouage, etc.»*. Il fit du roman une peinture spiritualisée de tableaux vivants. Grâce à une poésie authentique, il put échapper à toutes les dictatures temporelles, et passer, ainsi, de l'autre côté du miroir. De ce fait, ce dernier romantique, ce grand alchimiste de la littérature moderne, contribua à introduire l'expressionnisme européen dans le roman états-unien qui est essentiellement réaliste.

Dans une interview de 1968, il déclara : *«L'une des fonctions de tous mes romans est de prouver que le roman en général n'existe pas. Tout livre que j'écris est une affaire subjective et spécifique. Je n'ai d'autre but en composant sa matière que de le composer. Le but est atteint lorsque j'en reçois un sentiment de possession totale et de plaisir entier.»* Chacun de ses romans n'était, à ses yeux, que comme un tableau ou un film qu'il se contentait de restituer après l'avoir laissé mûrir dans sa mémoire. Il saisissait des formes fugitives dans le pli d'un rêve, ou bien au détour d'une promenade pour les transfigurer ensuite en solutions extravagantes, grâce à des procédés narratifs novateurs. D'ailleurs, ne déclara-t-il pas : *«J'aime seulement composer des énigmes aux solutions élégantes»*?

Il reste que la gratuité apparente de son solipsisme verbal a toujours été compensée par le choix d'un ton mi-satirique mi-nostalgique, d'un registre affectif alliant le sérieux à l'ironie, à l'humour, au comique, car le rire libérateur n'est jamais absent chez lui, un rire souvent amer, même s'il se défendit d'être un satiriste. Rappelant que la littérature commence dans le plagiat des maîtres admirés, et s'achève dans des parodies de leurs oeuvres qui, tout en rendant hommage aux modèles, permettent de les réduire à l'impuissance ; confessant son goût pour les emprunts, il se livra à de savants et savoureux pastiches et collages, à des mélanges des genres et des styles, à de confondants trompe-l'oeil, à des kyrielles de citations détournées et d'allusions subtiles, entraînant ses lecteurs dans des dédales semés de références d'une vraie-fausse érudition.

Ses fictions ne sont pourtant pas des constructions abstraites, car, grâce à ses sens raffinés, à son goût du détail descriptif, il put noter, avec une grande précision, les couleurs et leurs nuances, les odeurs et les sons, imprégner de vie les objets, les choses triviales, pour leur faire acquérir alors une signification et une vérité inattendues.

Devant rivaliser d'intelligence pour rendre acceptables ses chefs-d'oeuvre de duperie, il se plut à des intrigues complexes, où fourmillent les détails, à des jeux de miroirs, à des imbrications de thèmes, à des constructions kaléidoscopiques où les pistes sont brouillées, où la tromperie est omniprésente, qui sont pleines de bizarreries et d'incongruités. En effet, il n'y a pas de texte de lui qui ne soit en quelque sorte crypté ; qui ne requière pas patience et ruse tactique de la part du lecteur, auquel l'oeuvre ne se révèle jamais entièrement, qui ne peut jamais être sûr d'avoir tout compris. Nabokov répugna toujours à lui mâcher la tâche, parut penser que, lui aussi, doit assumer sa part de travail, hanter les domaines exigeants de l'ambiguïté et du paradoxe.

Même si, à la présence des êtres humains, il préféra les mystères de la nature et les volètements des papillons, il créa de vrais personnages. Ce sont des déracinés repliés sur leurs souvenirs obsessionnels. S'ils sont immergés dans un présent problématique, ils sont surtout tous lourds d'un fardeau : le bagage mémoriel qu'ils n'ont de cesse de trimballer. En proie à leur narcissisme agressif, à leur solipsisme, ils vivent dans l'isolement total de leur conscience individuelle (surtout Loujine et Pnine). Dans la plupart des fictions que Nabokov écrivit dans sa langue maternelle, ils sont sans nom (de famille notamment), indéterminés, n'existent pas réellement. Ils adoptent la posture sinon l'aspect du caméléon, changeant de pays, de coutume, de langue, de domicile et de psychologie, au point de connaître quelques troubles du comportement comme ce brave petit professeur Pnine ou le beau-

père insensé et abusif de Lolita. Mais ils préfèrent connaître des problèmes d'identité plutôt que de rester claquemurés dans l'austère prison d'une époque malheureuse et incompréhensible. Après ceux de Gogol, de Musset, de Poe, de Dostoïevski, ils sont presque toujours flanqués d'un ou de plusieurs doubles qui servent à la fois à examiner plusieurs aspects de leur psychologie et à la parodier, les uns et les autres étant comme les deux adversaires dans une partie d'échecs. Souvent, à travers le jeu subtil des personnes («je» et «il»), deux personnages qui n'en font qu'un se rejoignent l'espace d'un instant, pour se séparer aussitôt.

Il perfectionna l'idée contemporaine du personnage-narrateur, et empêcha autant que possible la collusion auteur-narrateur en inventant toujours des narrateurs dépourvus de respectabilité, auxquels personne ne peut accorder la moindre confiance : ni le lecteur ni, a fortiori, l'auteur.

S'il saisit à merveille ce que ses personnages ont de touchant, de pathétique, il dénonça souvent aussi ce qu'en russe on appelle «poshlost» (mot qui signifie : «mesquinerie», «vulgarité satisfaite»), ne s'apitoya jamais sur leur sort et sur le monde qui les entoure. Il s'est ainsi moqué des professeurs Pnine et Kinbote qui sont d'un comique irrésistible, et on a pu critiquer sa cruauté à leur égard. Il l'a reconnu : *«Mes personnages courbent l'échine quand je m'approche avec mon fouet»*, et il se voulait pour eux un «tyran».

Mais lui, qui était un fin connaisseur des turpitudes humaines, qui pensait que ses nouvelles et romans (qu'il appelait des «*cryptogrammes cristallins étincelant sous la pluie*») permettraient au psychologue qui, sur eux, «*se pencherait avec sérieux*» d'y «*découvrir un univers mental en voie de dissolution*», refusa en fait le recours à la psychologie appliquée, et, en particulier, à la psychanalyse. S'il aima particulièrement raconter les rêves de ses personnages, et le fit d'une façon bien particulière, plongeant le lecteur dans un univers étrange et insolite où les objets et les gens évoluent pour former un ensemble hétéroclite mystérieux et obscur dont la signification n'est pas toujours évidente ; s'il joua avec son lecteur en le plongeant dans une réalité qui prenait souvent l'apparence du rêve et vice versa ; il ne recourut jamais aux schémas freudiens, ne cessa d'attaquer le «*rebouteux viennois*», de se moquer du «*charlatanisme freudien*», de ridiculiser les freudiens, affirmant : *«Les freudiens voltigent tout autour de mes livres avec circonspection et avidité, dévorés d'un besoin brûlant d'y déposer leurs oeufs, mais ils s'arrêtent, flairant mon texte avec perplexité et parfois même s'en écartent avec horreur.»* Il révéla : *«J'ai fouillé mes rêves les plus anciens pour trouver des clés et des indications, et permettez-moi de dire tout de suite que je rejette absolument le monde foncièrement médiéval, mesquin et commun, de Freud, avec sa recherche maniaque de symboles sexuels (recherche analogue à celle d'acrostiches baconiens dans les œuvres de Shakespeare) et ses petits embryons amers espionnant, de leurs recoins naturels, la vie amoureuse de leurs parents.»*

Refusant toute forme de généralisation, il proclamait que ses livres «*sont à l'épreuve des mythes*». Et il n'avait pas besoin de la psychanalyse pour savoir que ses personnages étaient atteints de son propre solipsisme, d'une solitude intrinsèque à laquelle il ne pouvait échapper que par son génie individuel, son art.

Et c'est bien l'art, compris comme curiosité et comme extase (John Updike a pu dire de lui : *«Il écrit la prose de la seule façon dont elle doit être écrite, c'est-à-dire extatiquement.»*), qui fut le grand souci de Nabokov, son véritable sujet.

Styliste consommé et exigeant, qui composa en accumulant une version après l'autre, il écrivit toujours avec une dextérité, une ingéniosité, une subtilité, une grandiose virtuosité s'exaltant dans de vertigineuses voltiges, qui firent de lui un magicien du verbe.

Sa conception de la littérature impliquait une concentration sur le langage, qui est la fibre même de la réalité artistique.

D'une part, proche en cela de Borges, il attachait beaucoup d'importance aux mots, aux jeux lexicaux, à des inventions. D'abord, ce grand collectionneur de papillons fut aussi un grand collectionneur de mots, qu'il puisa chez les auteurs que lui avait fait connaître une éducation trilingue. Soucieux d'étaler un riche lexique pour diluer la réalité dans un véritable labyrinthe, il s'employa à rafraîchir des archaïsmes, à user de termes abscons, à demi-techniques. Puis, se plaisant à des jeux de mots astucieux, il s'amusa de leurs relations, chacun d'entre eux essayant de parfaire l'autre en le contredisant. Enfin, ce grand manipulateur de vocables les bouscula : à la fois jongleur et bricoleur, il

rechercha avec insistance les allitérations et les assonances, combina les syllabes, inversa les lettres, pratiqua le golf verbal («*On prend deux mots et on transforme un mot en un autre en changeant chaque fois une lettre, et le jeu consiste à être aussi rapide que possible. Si on veut changer "dame" en "mâle", on peut le faire en deux trous de golf pour ainsi dire : "dame", "rame", "râle", "mâle"»*), s'amusa à des contrepétries, à de brillants tours de langage, fit naître des quiproquos. Il alla jusqu'à forger des mots nouveaux. Ainsi, à travers de multiples gymnastiques, les mots se revêtirent chez lui d'une puissance mystérieuse ou d'une grâce enfantine et drôle.

Il osa d'audacieuses antithèses, hyperboles, comparaisons et métaphores, des images insolites, jusqu'à susciter une poésie d'une intemporalité voluptueuse, jusqu'à atteindre un intense lyrisme.

D'autre part, maniant une écriture chatoyante et raffinée, mais qui sut rester concise et claire, il déroula de longues phrases à la syntaxe complexe, aux énormes propositions subordonnées et parenthèses, pleines de contorsions, de répétitions et de parallèles, à la fois sinueuses et d'une précision maniaque dans la nuance, car, pour lui, l'oeuvre d'art doit, selon un de ses beaux paradoxes, réunir «*la précision de la poésie et la fièvre de la science pure*».

L'oeuvre de cet écrivain subtil, délicat, élégant, offre un bouquet si étendu de saveurs toniques et de couleurs subtiles qu'elle a pu créer, après le premier réflexe d'intimidation, un nouveau type de lecteurs.

S'il mit un point d'honneur à faire du roman une performance n'ayant d'autre but qu'une «*félicité esthétique*», «*une volupté esthétique, à savoir un état d'esprit qui rejoint, je ne sais où ni comment, d'autres états d'esprit dans lesquels l'art, c'est-à-dire la curiosité, la tendresse, l'extase, constitue la norme*», il le voyait pourtant comme incitant à l'exercice grisant de la conscience. Mais, pensant que les surprises offertes par la vie sont plus nombreuses que les systèmes d'explication auxquels on cherche à les réduire, il se moqua toujours de la littérature d'idées, traitant les romans à thèse de «*grosses baleines échouées sur le sable*», mettant sur la même plage Balzac, Gorki, Thomas Mann et Sartre. Il considéra toujours qu'on ne fait pas de romans avec des idées, critiqua les aveuglements multiples de la littérature engagée, de ce qu'il appelait «*l'école progressiste*».

Mais, s'il détestait la littérature d'idées, il n'en manquait toutefois pas. Il montra qu'il avait des opinions arrêtées, de fortes convictions. Il prononça souvent des jugements impitoyables.

Véhément critique du conformisme social, il affirma un scepticisme et un agnosticisme qui ne manquèrent pas de provoquer bien des grincements de dents. Et on ne put l'enfermer dans aucune case idéologique, fût-elle prestigieuse. Il s'est voulu en dehors de tout, voire contre tout. Il chercha, mais ne résolut finalement jamais, animé seulement d'un désir aigu d'authenticité. Ne s'intéressant pas à la sociologie, il reconnut qu'il était «*un handicapé social*» parce qu'il n'avait jamais voté, précisa : «*Comme chacun sait, mes livres se distinguent par leur totale absence de portée sociale*.» Il put se vanter aussi de ne pas se soucier de politique, d'être, en cette matière, tout à fait conventionnel, se considérant tout au plus comme un libéral classique, étant, au même titre que son père, un ferme opposant au tsarisme comme au gouvernement soviétique, au communisme, au fascisme, au nazisme, à l'anti-sémitisme, ce qu'il manifesta dans plusieurs textes. Il indiquait : «*Depuis mon départ de Russie, à l'âge de dix-neuf ans, mes opinions politiques sont restées paisibles et fermes comme une vieille pierre, immobile et couverte de lichen. Elles sont presque banalement traditionnelles. Je suis peu passionné par la structure sociale et économique d'un État idéal. Mes aspirations sont modestes ; les portraits des chefs d'État ne devraient pas dépasser le format d'un timbre-poste ; la torture et le supplice devraient être inadmissibles*.» - «*La Russie a toujours été un pays curieusement désagréable en dépit de sa grande littérature. Malheureusement, les Russes d'aujourd'hui ont complètement perdu leur capacité de tuer les tyrans*.» Il s'opposa au mouvement en faveur de l'U.R.S.S. qui se dessinait aux États-Unis dans les années quarante.

Surtout, il tint toujours à un thème qui revint comme un leitmotiv dans son oeuvre entière : la défense de l'individualisme, l'affirmation de la prééminence de l'individu face à toutes les oppressions et à tous les dogmes, le rejet des concepts, des idéologies qui réduisent les libertés et l'expression individuelles, du totalitarisme sous ses différentes formes même s'il resta à l'écart des convulsions d'un monde qui glissait de l'abîme de la Première Guerre mondiale vers celui de la Seconde sinon de la Troisième. Il donne l'image d'un sceptique méprisant la modernité, et qui l'observa avec à la fois

ironie et distance, à partir d'un refuge d'idées, de références culturelles et de fantaisies, où il put rester protégé du monde. Aux États-Unis, dans des lettres ou des interviews, il exprima son mépris pour l'activisme étudiant, pour la «New left» («la nouvelle gauche») des années soixante, et pour tous les mouvements collectifs, l'aristocrate qu'il était resté ayant pu préférer : *«Il n'y a rien au monde qui me répugne plus que l'activité de groupe, que le bain communautaire où velus et insaisissables se mêlent dans une médiocrité multipliée.»* Il fut favorable au maccarthysme, à la guerre du Vietnam, aux présidents Lyndon Johnson et Richard Nixon.

Cependant, refusant la soumission au destin et aux hasards de l'Histoire, il chercha toujours à résister aux forces de décomposition et d'abandon dont l'exilé plus que tout autre est le siège. Il pensait que c'est pour dissiper la noirceur des drames de l'existence que l'écrivain propose toutes sortes de configurations ou distorsions qui modifient le cours des destinées. Ses personnages incarnent, à leur façon, la revendication d'une liberté qui, si elle ne mène pas nécessairement à l'épanouissement individuel, est poursuivie avec une lucidité courageuse et un humour salutaire, quand bien même la tragédie serait au bout.

Il a défini le bonheur comme une manière particulière de voir, de s'émerveiller et de saisir les particules lumineuses vibrant autour de nous.

Son oeuvre présente aussi une méditation sur le temps, sur sa dilatation ou sa contraction grâce à la magie verbale, sur le désir de le transcender par la mémoire et par la création esthétique, l'art étant la voie d'accès privilégiée à l'éternité.

En dépit de son dédain passéiste et aristocratique, de sa posture hautaine et élitiste, de son esthétisme exalté (son art ayant pu être jugé magnifique, complexe, mais stérile), ce monstre sacré que fut Vladimir Nabokov, qui avait placé toute sa foi dans le pouvoir incantatoire de la littérature, se révéla un des créateurs les plus originaux de son époque, le créateur d'un monde personnel (*«mes univers sont personnels et fantastiques»* [postface de "*Lolita*"]), l'un des écrivains expérimentaux les plus fascinants de la littérature contemporaine qui devint, grâce à sa maestria, un «classique» international, au même titre que Joyce, Kafka ou Beckett, l'un des plus grands écrivains du XXe siècle.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, à cette adresse :

andur@videotron.ca.